

regards

PARAIT LE JEUDI

N° 160

26 NOVEMBRE 1936

1 fr. 25
2 frs. BELGES
0.40 fr. SUISSE
24 pages

Rev 2/2
A. H. N.
8 GUERRA CIVIL



ECRASON L'INFAME!

ACTUALITES de la semaine

Les collaborateurs des différents services de **REGARDS** saluent la mémoire des victimes de la terrible catastrophe de Saint-Chamas. Ils adressent leurs condoléances aux familles des victimes et à toute la population de Saint-Chamas, si douloureusement éprouvée, et les assurent de leur fraternelle sympathie. Ils ne négligeront rien pour coopérer à l'action nécessaire pour assurer enfin une sécurité effective à tous les ouvriers des usines travaillant pour la défense nationale.

L'une des victimes, Denis Moutet, secrétaire du Syndicat des ouvriers de la poudrière, et qui avait dénoncé dans « Rouge-Midi » les conditions d'insécurité dans lesquelles ils travaillaient lui et ses camarades, était responsable de la vente de **REGARDS** à Saint-Chamas. Nous perdons en lui un ami dévoué et ardent de notre journal.



1. La catastrophe de Saint-Chamas : une vue générale de la poignante cérémonie des obsèques des victimes.

des Affaires étrangères d'Autriche : M. Guido Schmidt.

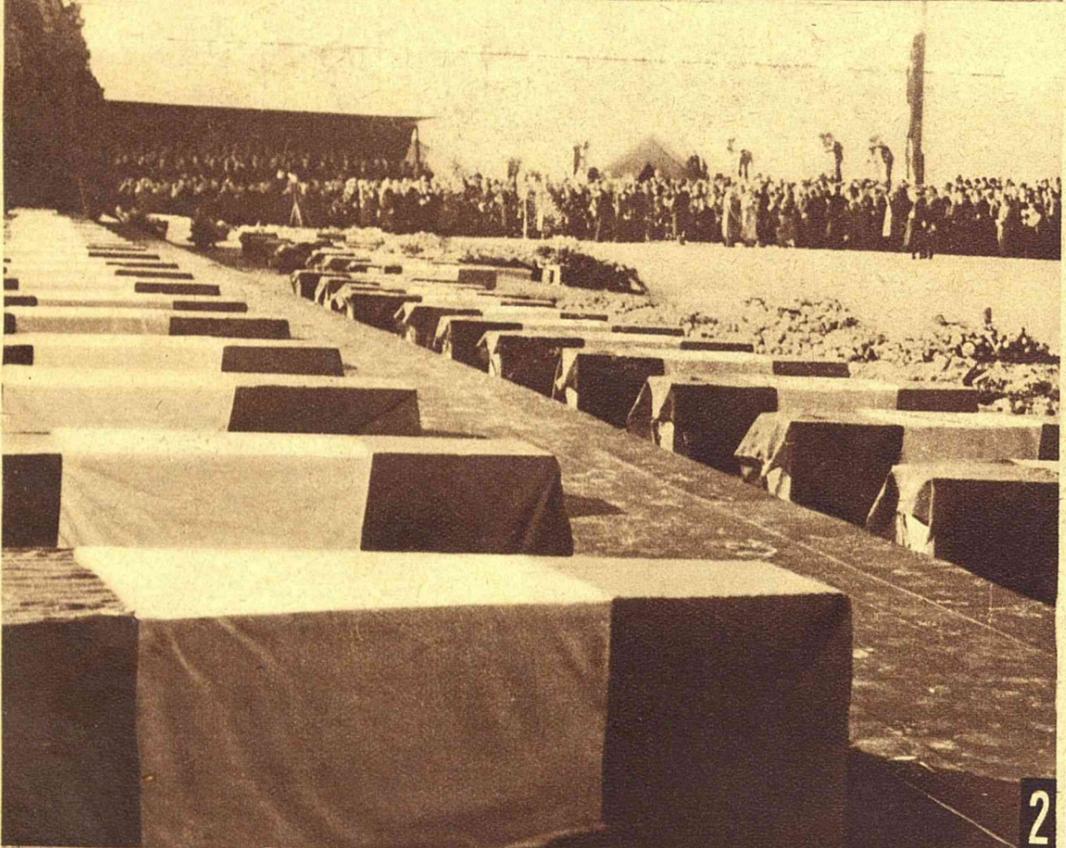
2. Cinquante-et-un cercueil alignés.

5. Un récent portrait d'André Japy, l'audacieux aviateur qui, ayant volé de Paris à Hong-Kong en 2 jours, échoua non loin du but, par suite du mauvais temps. Il voulait relier Paris à Tokio.

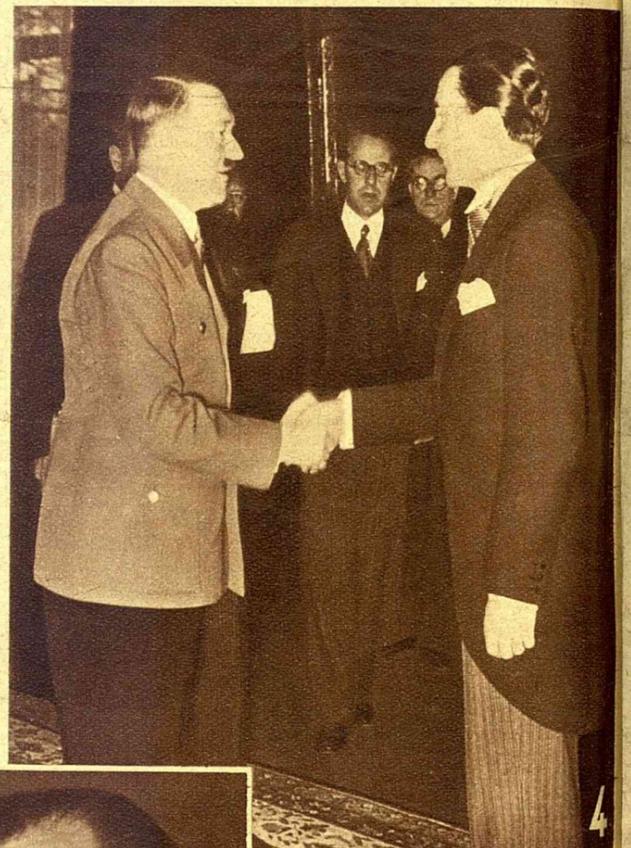
3. La nuit qui a suivi l'explosion, la foule attend avec angoisse derrière les grilles de la poudrière.

6. Les assises de l'Association Nationale du Soutien de l'Enfance se sont tenues récemment. De nombreuses organisations syndicales et de protection de l'enfance y ont été représentées. Sur la photo : l'ouverture des débats sous la présidence du professeur Vallon (au milieu de la tribune).

4. Le bloc des fascismes de proie s'organise : Allemagne, Japon, Italie et leurs satellites, menaçant la paix du monde. Sur la photo, on voit Hitler accueillant le ministre



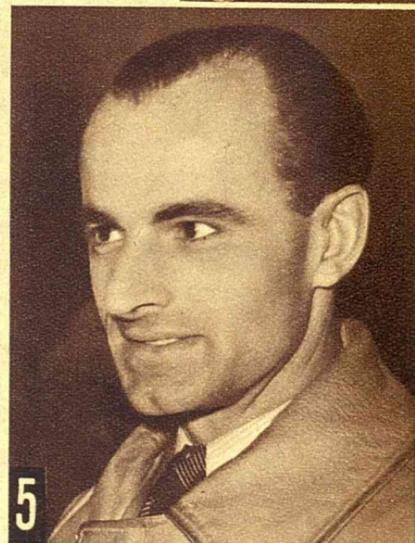
2



4



3



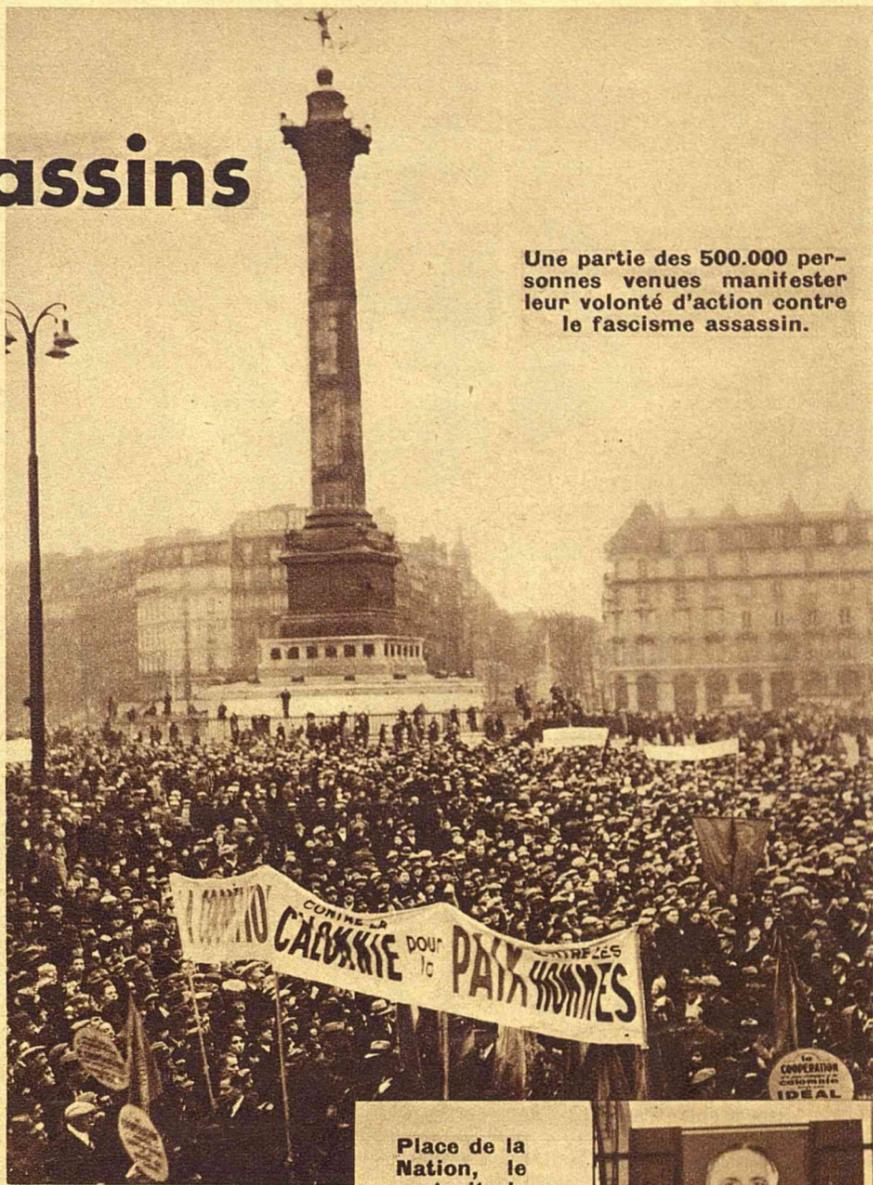
5



6

PARIS contre les assassins fascistes

Ci-dessous: des faubourgs, des banlieues, une foule énorme est accourue. Boulevard Beaumarchais, les anciens combattants se rassemblent.



Une partie des 500.000 personnes venues manifester leur volonté d'action contre le fascisme assassin.

De gauche à droite: Albert Bayet, Maurice Thorez, Léon Archimbaud, Henri Sellier, Jean Zyromski.



Place de la Bastille, un rassemblement des sections syndicales de la métallurgie parisienne. Les cris retentissent: « A bas le fascisme! », « Des avions pour l'Espagne! »



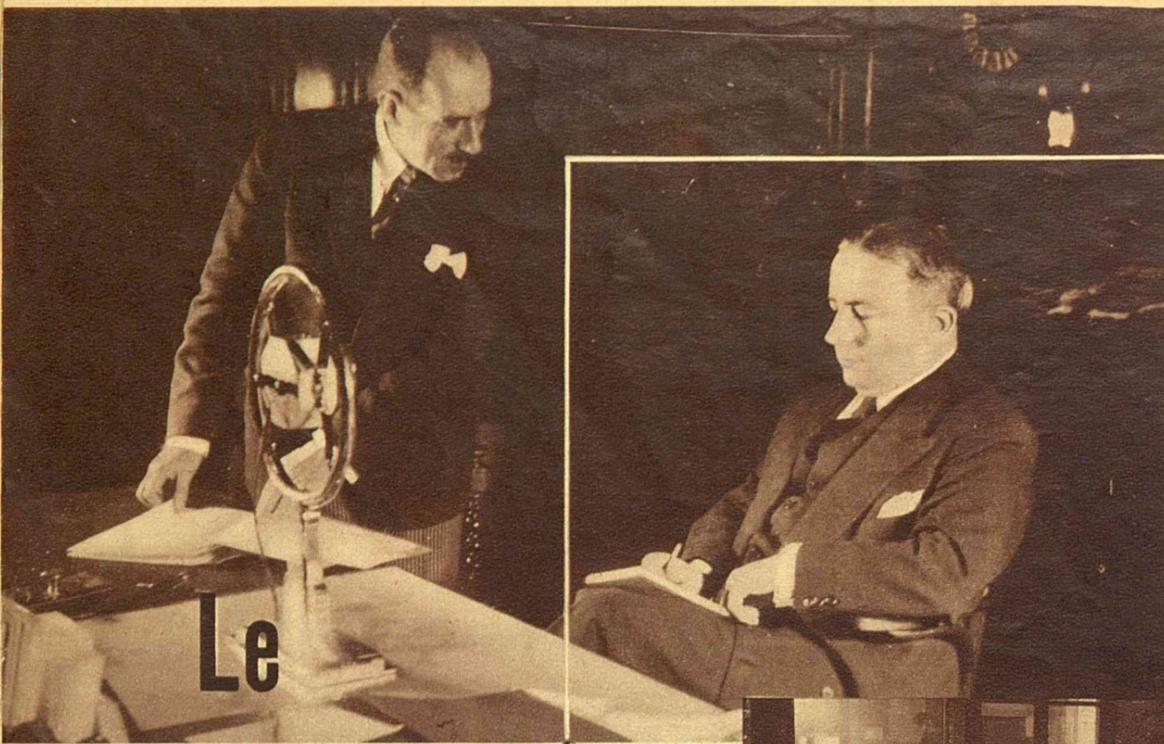
Les groupes d'enfants traversent la place.



Place de la Nation, le portrait de Salengro, victime de la calomnie fasciste.

La feuille infâme, tachée de sang.





Une des dernières photographies du camarade Roger Salengro, dans son bureau, en conversation avec le Préfet du Nord.

Le VENIN



Le Comité du Rassemblement Populaire s'est réuni, peu après la mort du Ministre de l'Intérieur, et a décidé d'appeler le peuple de Paris à manifester dimanche, à Paris, contre le fascisme et la presse infâme.

L'ARME honteuse ! La calomnie, la calomnie distillée, répétée, épanchée, comme une masse nocive, pour submerger un homme.

Roger Salengro s'est tué. Le procureur Pressard s'était laissé mourir.

Empoisonnés, l'un et l'autre, goutte à goutte, par les mêmes enfants de Basile, avec un art suprême dans l'administration de la mort lente.

Et Jaurès avait été assassiné, lui, par le revolver d'un inconscient poussé au meurtre par le même procédé.

Ainsi, à tous les coups l'on gagne, sans risques. Ou bien c'est le cœur qui défaille chez celui que l'on attaque, sournoisement, avec une insistance de tortionnaire.

Ou bien c'est un exalté qui tue, nourri de haine, chaque jour, à la petite dose.

Le venin !

Mais le serpent, lui, ne mord qu'une fois, pour se défendre.

Tandis que l'on a organisé, en France, les équipes des menteurs, des professionnels de l'injure et de la calomnie.

Ils sont payés pour ça, très cher. Ils touchent leur salaire, comme les nervis, comme les spadassins...

Sans risques.

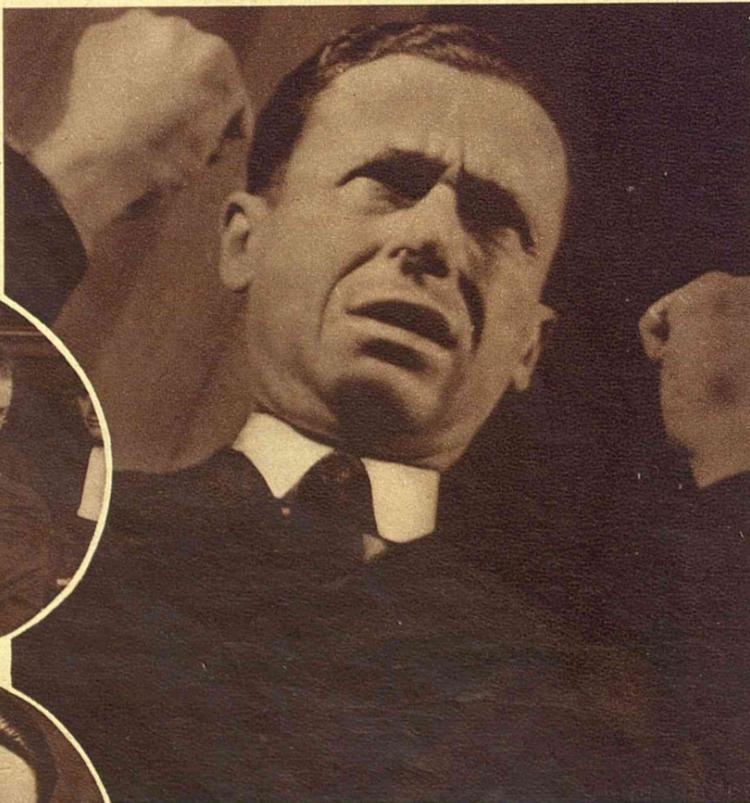
Souvenez-vous ! Souvenez-vous de la campagne contre Camille Chautemps, contre Pressard, contre Roger Salengro.

Les mêmes équipes, les mêmes moyens.

Horace de Carbuccia, gendre de Chiappe, directeur de la plus importante des feuilles, noir sur boue.



Tixier-Vignancour, Jean-Louis, député, pour qui la Gestapo n'a pas de secret.



Henri de Kerillis, des maisons Farman et Castelnaud, qui n'a même pas besoin de se baisser pour ramasser ses articles dans le ruisseau.

Au départ, une accusation monstrueuse : l'assassinat, la trahison.

Et puis, en vrac, les pavés massues, les articles de M. Henri Béraud, ex-journaliste, les dessins de Roger Roy.

De Henry Béraud, qui fut « à gauche » ! De Roger Roy, qui, dessinateur à l'« Œuvre », se faisait admettre dans la franc-maçonnerie avec l'espoir d'en tirer un profit professionnel. « Gringoire » paye mieux.

Oh ! ce n'est pas facile de résister quand on a besoin d'un château près d'une voiture de luxe et du demi-million par an.

Il faut un cœur solide. Mais le cœur reste à gauche.

On reçoit des avances sur les appointements futurs, sur les futurs travaux.

Et puis, il faut payer.

Travaux forcés pour écrivains misérables ! S'installer devant une table pour écrire des articles-balles. Appuyer, de son bureau, sur le bouton qui tue le mandarin.

Par ordre. Sans convictions vraies.

Pour de l'argent, du sale argent. Pouah !

Il y a les articles massues, il y a les échos. Et tous les ragots d'une police encore aux ordres de son ancien maître, et toutes les armes du maître-chanteur. On ramasse les pierres dans n'importe quel ruisseau, dans l'eau sale, dans le flot de la fange.

On les jette, sans les essuyer.

Elles frappent toujours, et chacune blesse.

La calomnie, c'est ça : une avalanche.

Et pour quel but ? Au nom de quel idéal de propreté, de probité ?

Des leçons d'honnêteté ? Non ? Dans le journal de Jean Chiappe, l'ami de Zographos et de Costachesco, l'ami de Dubarry, l'hôte de Stavisky, l'ami de Malvy des Wagons-Lits ?

Dans le journal de Horace de Carbuccia, le patron des Carbone et des Spirito ?

Dans le journal de Henri de Kerillis, gentleman farman, démarcheur d'une firme d'avions ?

De Henri de Kerillis qui, mercredi soir, dans les couloirs de l'hôtel de ville reconnaissait n'avoir nullement été convaincu qu'il y ait eu même une condamnation de Salengro en conseil de guerre ?

Pour écrire, le lendemain, un des articles les plus basement injurieux, les plus perfides que l'on ait pu lire dans les journaux de droite ?

La propreté enseignée par Léon Bailby en chemisette rose ?

Le courage militaire défendu par Léon Daudet, soldat de Bordeaux, Philippe Henriot, réformé volontaire ?

Non ! Pas ça !

Plus de ces entreprises d'aviation du journaliste qui vend sa plume, et puis son cœur, et puis son âme.

Plus de ces officines d'empoisonnement de l'adversaire.

Plus de cette guerre des gaz asphyxiants dans la presse française.

Il faut briser les crocs, créer une muselière à bave.

Bas les masques ! Derrière l'équipe de la Calomnie il y a les intérêts qui commandent. Qui ordonne ? Qui paye ?

Qui fait, en une nuit, l'opinion Farman de Kerillis ?

Qui mène l'orchestre des maîtres-chanteurs de la politique ? Qui accorde les guitares ? Qui paye les violons ? A qui profite cette ruine lente du prestige de la Nation ?

Qui donc, à travers la République, s'attaque à la France toute entière ?

Allons, ce n'est pas seulement Salengro qu'il fallait tuer ? Il fallait, aussi, discréditer le Gouvernement du Front populaire, préparer, par de petits jets empoisonnés, l'avance des cohortes d'Hitler.

Tout comme d'autres « journalistes » ont préparé la marche de Franco et jutifié, d'avance, le massacre des innocents à Madrid.

Tout comme d'autres journalistes nourrissent — et c'est dans « Candide » le candide — les dossiers de la propagande allemande en attaquant — sur quels documents, grands dieux ! — Pierre Cot, celui des « fusilleurs » qui n'a pas voulu, comme d'autres, mériter son pardon.

Est-ce là l'œuvre de journalistes français ?

La liberté de la Presse ?

Cherchez donc, parmi ceux-là, des journalistes libres !

Et des journaux indépendants.

Allons, il reste un geste à accomplir.

Vous aviez ouvert, oh ! gens de droite, des listes de souscription.

Pour une épée d'honneur à Franco le tueur.

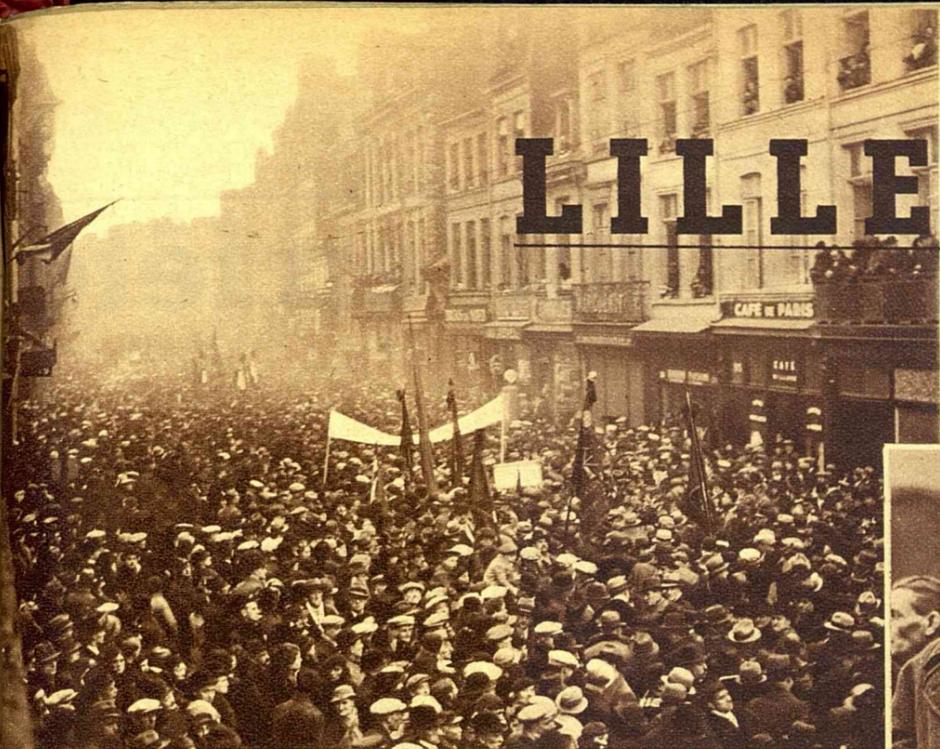
Il faut vous cotiser, maintenant, une fois encore :

Henri Béraud attend sa plume d'honneur.

Claude MARTIAL.

LILLE

derrière la victime



Un bataillon d'infanterie de la garnison de Lille défile devant le char funèbre.

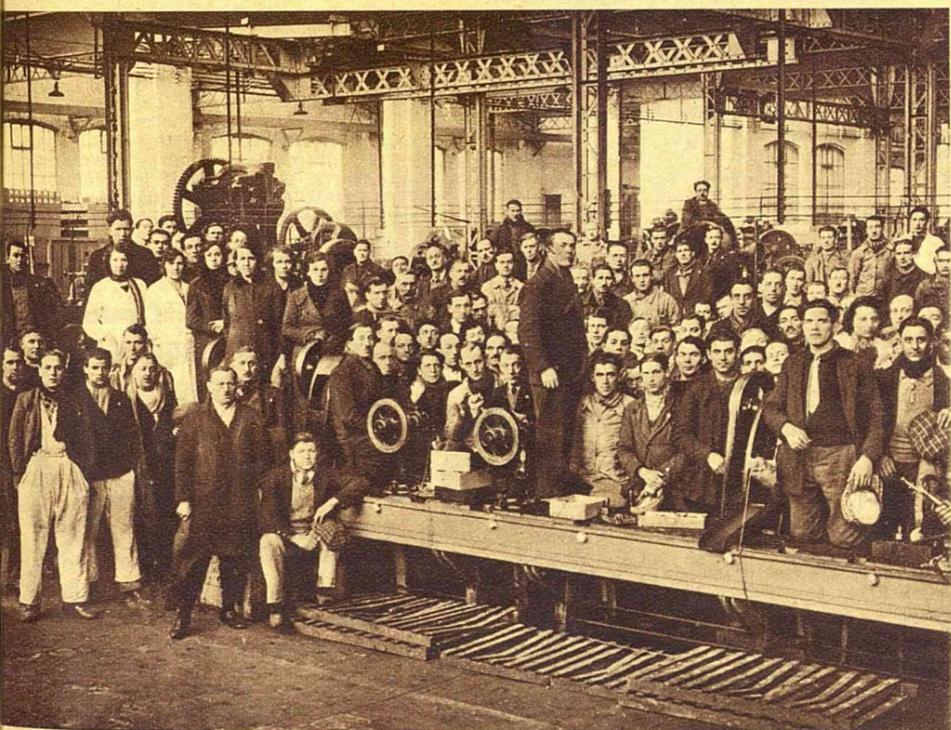


Ci-dessus : On reconnaît (de gauche à droite) Léon Blum, M. Magre, représentant le Président de la République, Edouard Herriot, président de la Chambre, Paul Faure et Maurice Viollette.



Ci-dessus à gauche : le départ du convoi, drapeaux des Flandres en tête.

Ci-dessus : (à gauche) la délégation de « Regards » aux obsèques.



En haut et à gauche : Le cortège des délégations ouvrières avance dans la rue de Paris, entre les rangs de dizaines de milliers d'hommes et de femmes émus.

Ci-dessus : L'hommage des ouvriers du Nord. Les grévistes de l'usine Alsthom observent une minute de silence à la mémoire de Salengro.

LE FEU A ANGERS

Un formidable incendie a ravagé Angers : 15 blessés, 600 familles sans abri, 50 millions de dégâts ! Les habitants du quartier sinistré s'enfuient, emportant précipitamment ce qu'ils peuvent sauver.



L'immeuble du journal « Isvestia », dans un quartier de Moscou en pleine transformation.

“ REGARDS ” en U R S S

Moscou en fête

par
ANDRE WURMSER

On s'active après un plan en relief du Moscou futur



On sait que notre charmant collaborateur André Wurmser est parti pour Moscou, assister aux fêtes du XIX^e anniversaire, avec les lecteurs de « Regards » qui ont participé au circuit organisé par notre journal. De retour à Paris, Wurmser nous livre ses impressions sur les fêtes du XIX^e anniversaire. Nul doute qu'à le lire, beaucoup regretteront d'être restés à Paris cette année, et prendront la décision de l'accompagner l'an prochain.

LE cinq, le six, la ville s'affaire. La ville met une robe rouge. Des Américains calculeraient quel kilométrage de drap écarlate représentent les façades ornées de drapeaux, de volles, de banderoles, les devantures remplacées par des fonds rouges sur lesquels se détachent, dans la rue Gorki, les plans de reconstruction de Moscou, dans une autre voie les maquettes de théâtre, sur cette autre le triomphe des kolkhosiens, dans cette rue tout entière l'appel à la solidarité envers l'Espagne.

Des camions transportent à l'usine des drapeaux, des monceaux de drap rouge, mais des voitures à chevaux en apportent à cette usine plus modeste, et partout l'on croise des hommes chargés de panonceaux, d'étendards ou d'énormes lettres blanches qui leur donnent l'aspect de Lilliputiens construisant la machine à écrire de Gulliver.

Les plus vilaines bâtisses de Moscou d'autrefois (« Cela est appelé à disparaître ! » vous dit-on ; et ainsi de la moitié de la ville !) disparaissent sous une décoration de drapeaux schématiques « qui vibrent, volent et qui ne volent pas » comme dirait M. Valéry, et le jeu des lumières et la mise en scène de la Fête font de ces vilains bâtiments des décors resplendissants.

La rue Gorki est un rêve de Jules Verne. Le magasin d'alimentation ne présente plus aux passants ses piles de pommes ou ses constructions babyloniennes en boîtes de conserve, mais le plan du Moscou futur, et telle est l'ironie et la rapidité du changement prévu que ce magasin même, tout fier des plans qu'il expose, « est appelé », par ces plans, « à disparaître ».

Quand cela ? 1937 ? Ou le mois prochain ? Ou mercredi en huit ? Moscou se transforme avec une telle vitesse que, me rendant d'un lieu que je connais (pour y être venu en 1934) à tel autre endroit que je reconnaitrai, je traverse des quartiers inconnus et crois m'égarer.

Préparatifs.

Partout montent des échafaudages, des constructions bizarres, incompréhensibles, de bois courbé, structures mystérieuses des édifices fragiles et provisoires du 7 Novembre. Ici, un œuf gigantesque va se couvrir de drap rouge et des statues l'entoureront ; là, un manège de parachutes colorés n'est encore qu'une construction d'enfants, où circulent, mêlés, menuisiers, badauds et peintres.

Le six, au soir. Il pleut un peu, juste

ce qu'il faut pour nettoyer le ciel, afin que la parade et le défilé, demain, se déroulent sous la lumière grise et froide d'un temps sec.

Place de l'Abondance, des paysans, venus de tous les coins de l'Union Soviétique, circulent devant les magasins spécialisés installés dans les constructions de bois de la veille, à présent recouvertes de toiles peintes. Celle-ci affecte (si l'on peut, en cette circonstance parler d'affectation !) la forme d'un grand saucisson, cette autre est un charmant guignol à parfumerie, ce brise-glace abrite des esquimaux (car si l'on dévore peu de petits enfants en U.R.S.S., on fait des chocolats glacés une consommation d'autant plus surprenante que le thermomètre atteint péniblement cinq degrés au-dessus de zéro).

Le sept, au matin.

Il y a de grandes différences entre une revue militaire à Paris et une parade à Moscou.

Et je ne parle, ici, que des différences apparentes ! A Paris, les avenues où se rassemblent les troupes sont bordées de curieux, et les troupes défilent devant des spectateurs.

A Moscou, les quartiers occupés par l'armée sont déserts, et les troupes défilent devant quelques étrangers et le gouvernement. Car il n'y a pas de spectateurs. La fête n'est pas offerte suivant le vieux système du panem et des circences, par les dirigeants au peuple, mais par le peuple aux dirigeants. Tout le monde défile...

A Paris, l'armée suscite des sentiments divers. Les uns crient : « Vive l'armée ! », voulant dire par là qu'ils placent cette armée en dehors de la nation, en dehors des lois ; les autres crient : « Vive l'armée républicaine ! », voulant dire par là qu'ils confondent dans une même affection les citoyens civils et les citoyens militaires ; d'autres crient : « A bas l'armée ! », par haine de ceux qui crient : « Vive l'armée ! », et par horreur de la guerre. L'armée représente ceci pour les uns, et le contraire pour les autres. Les uns y voient le symbole de l'ordre ; les autres le symbole de la tyrannie. Parmi ces autres, les uns croient que la fin de la tyrannie permettra la fin de l'armée, les autres que supprimer l'armée suffirait à supprimer la tyrannie. C'est ce qu'on appelle, en style parlementaire, des « mouvements divers ».



Les ouvriers de Moscou, le 7 novembre, promènent le sinistre Franco et ses bombes « fabriquées en Italie », « fabriquées en Allemagne », dit l'inscription.

A Moscou, l'armée ne suscite aucun sentiment. On n'éprouve pour l'armée aucun sentiment. L'armée est le peuple ; l'armée est la partie du peuple appelée à défendre celui-ci. Quel sentiment éprouvez-vous à l'égard de votre bras droit ou de votre auriculaire gauche ?

Parade militaire.

Ce fut admirablement réglé. Sur la Place Rouge — la Belle Place — des troupes étaient massées, immobiles, indistinctes avec leurs capotes descendant jusqu'à terre. Des orchestres les encadraient. Dans les rues transversales, des troupes encore ; et, seules, occupant la ville, l'arme au pied, à perte de vue. La cloche du Kremlin sonne dix heures.

Au dixième coup, tous les orchestres entonnent l'« Internationale » et, au même instant, au galop d'un petit cheval, le maréchal Vorochilof sort de la tour du Kremlin.

Réglé comme du papier à musique. Un vrai ballet, enfin.

Le maréchal passe au galop devant les troupes de la Place Rouge, salue le mausolée de Lénine, repart. Il s'arrête net devant un régiment, et avec lui s'arrête l'« Internationale » que recommençait l'orchestre de ce régiment. Vorochilof adresse quelques mots aux soldats. Un hurrah retentissant lui répond. L'orchestre du second régiment entame l'« Internationale », s'arrête après quelques mesures, comme s'arrête Vorochilof. Les mêmes paroles, les mêmes hurrahs. Puis, le maréchal galope vers le troisième régiment, s'engage dans la rue transversale ; avec lui s'éloigne une houle de hurrahs, d'« Internationales » suspendues ; le silence s'établit, puis, au loin, réapparaissent les cris, les premières mesures de l'hymne (le seul hymne national qui ne soit, justement, pas national), les hurrahs s'enflent, reprennent leur

force de l'autre côté de la place où sur son petit cheval Vorochilof réapparaît.

C'est pendant le joyeux et interminable défilé de la ville (de toute la ville) que, quittant les tribunes, nous avons rencontré des miliciens espagnols.

L'homme, blessé, enrageait de participer à cette fête, alors que ses camarades se battaient.

Et la femme nous dit : « Si les hommes tombent, alors les femmes descendront se battre dans la rue. Avec leurs balais ! »

L'Espagne !

Les rues crient pour l'Espagne. Une photographie gigantesque de la Pasionaria cache tout un immeuble. Des inscriptions en langue espagnole affirment la solidarité des peuples de l'Union Soviétique avec les républicains de Madrid.

Devant la « Pravda » et les « Isvestia », une foule ouvrière s'arrête devant le panneau consacré aux événements d'Espagne — et devant celui-là seul — et discute, gravement, en consultant le plan et les dernières nouvelles.

De la salle à manger de l'hôtel, qui est située au sixième étage, nous avons vu se poursuivre le défilé. Le défilé des ouvriers en armes, le défilé des corporations, des usines, des kolkhozes.

De part et d'autre de Saint-Basile, la nuée de drapeaux rouges descendait vers le fleuve, puis longeait le Kremlin.

Et telle était la masse de drapeaux uniformes qu'il nous semblait que cette foule était immobile.

VIENT DE PARAITRE
A L'OCCASION DU XXV^e ANNIVERSAIRE DE LA MORT DU GRAND CRITIQUE MARXISTE FRANÇAIS
PAUL LAFARGUE
CRITIQUES LITTÉRAIRES
PRÉSENTÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN ÉDITION CRITIQUE PAR
JEAN FREVILLE

Cet ouvrage où sont étudiés successivement
— les origines du romantisme
— la langue française
— la légende de Victor Hugo
— Alphonse Daudet, Zola, etc.,
est appelé à un grand retentissement dans les milieux littéraires.

Un volume grand format 15 fr.

ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES
24, Rue Racine, PARIS

Il est encore des villages dans lesquels, lorsqu'une jeune fille se marie, ses compagnes se disputent le privilège de poser sur la tête de la douce fiancée la coiffure de ses noces. Celle qui obtient cette faveur est sûre, elle, aussi, d'être avant la fin de l'année, choisie pour femme par l'un des gars d'alentour.

Or, de toutes les saintes Catherines de l'histoire, il n'en est pas une qui ne soit morte fille. Il n'en est pas une qui ait été mariée. « Coiffer Sainte Catherine », c'est donc coiffer une fille qui ne se mariera pas. C'est tenter l'impossible. C'est être sûre soi-même que l'on ne se mariera jamais...

— Voilà, direz-vous, mesdemoiselles, qui n'est guère consolant ! Si, à vingt-cinq ans, l'on doit déjà perdre tout espoir...

Eh ! qui vous parle de vingt-cinq ans ? Cette limite, j'imagine, fut fixée dans une époque où il était commun qu'à dix-huit ans, une jeune personne fût déjà épouse et mère. Depuis, les temps ont changé. Est-ce mieux, est-ce pire ? C'est à vous d'apprécier. Il est certain, en tout cas, que vous avez très bien pu hier « coiffer Sainte Catherine » sans qu'il y ait pour vous sujet de vous désoler.

Dans le Larousse — déjà vétuste, pourtant — que j'ai consulté, j'ai trouvé que beaucoup de personnes considéraient qu'on ne doit pas coif-

RONDE de la SAINTE-CATHERINE

par
YVES GROS RICHARD



Catherinettes, Catherinettes... quels rêves faites-vous donc sous la neige de vos bonnets ?



La petite main, qui s'affaire après une robe de la Sainte-Catherine, la coiffera-t-elle un jour ?

Les bonnets ! Il fut aussi un temps où l'on parlait beaucoup de les jeter par dessus les moulins. Mais... il n'y a plus de moulins, n'est-ce pas ?

Quand on parle de la fête de la Sainte-Catherine, on ne pense guère qu'aux Catherinettes. Erreur. Je ne sais si la coutume s'en est conservée, mais il y a encore quelques années le jour du 25 novembre était marqué au lycée Henri IV par une cérémonie grandiose dont beaucoup d'élèves ont été les spectateurs et dont nous sommes quelques-uns à avoir été les acteurs. Autrefois, il y a des siècles, on nommait « Sainte-Catherine », dans les collèges de Paris, les thèses qui étaient soutenues vers cette époque. C'est en vertu peut-être de ce souvenir qu'il était de tradition naguère que les élèves de Première supérieure du Lycée Henri-IV, — la Khague, pour les initiés —, célébraient ce jour-là, leur fête.

Nous décorions l'étude de lampions. Des lampions rouges, car notre Khague était considérée comme particulièrement révolutionnaire.

La chouette, symbole de nos travaux, était installée dans un cadre à la place d'honneur et était toute la journée l'objet d'adorations diverses, qui dégénéraient presque toujours en chansons scatologiques.

A quatre heures, moment où les élèves de toutes classes sortaient dans la cour, nous partions en procession, avec nos lampions — il faisait presque nuit — et en hurlant, sous l'œil consterné du censeur et du surveillant général, qui avaient l'habitude, et qui savaient d'avance comment allait se dérouler la suite des événements.

Nous faisons un ou deux tours, hurlant de plus en plus fort, sous les acclamations des élèves de toutes classes qui faisaient du latin et du grec, mais sous les huées de ceux qui se destinaient aux sciences. Ceux-ci avaient pour chefs de file les « taupins » — futurs polytechniciens — et les agros — qui préparaient l'institut national agronomique et que nous traitions poliment de « fumiers ».

Nous nous arrêtons enfin devant un mur dénudé, qui servait de clôture à l'un des côtés de la cour. Notre président prononçait un discours en hommage à la Liberté, et dans lequel il était obligatoire que figurassent quelques vers de *Polyeucte*. Puis nous accomplissions le geste symbolique de planter « l'Arbre de la Liberté » dans le mur de la cour. Naturellement, l'arbre ne pouvait jamais pousser : et ce geste, précisément parce qu'il était vain, était lourd de signification.

Après quoi éclatait généralement une bagarre en règle entre les « taupins » et les « agros » d'une part, et nous de l'autre. Le censeur et le surveillant général savaient que c'était l'épilogue...

C'était il n'y a pas dix ans. La tradition s'est-elle perdue...

Je demande pardon aux Catherinettes pour cette digression, pour cette espèce de détournement. Mais il est dans notre vie des points de repère, sur lesquels nous nous arrêtons pour nous retourner vers nos souvenirs.

A elles aussi je souhaite qu'aux 25 novembre futurs elles se retournent vers celui d'hier pour se dire :

« Nous étions heureuses, alors. Il n'y a rien de changé ! »

fer Sainte Catherine avant trente ans. Mieux : le chroniqueur ajoutait, avec une pointe de malice, que des demoiselles de soixante ans n'ont pas renoncé à toute espérance...

Cela prouve que la relativité, qui est l'une des planches de salut de l'esprit humain, a son rôle à jouer dans les pensées des Catherinettes.

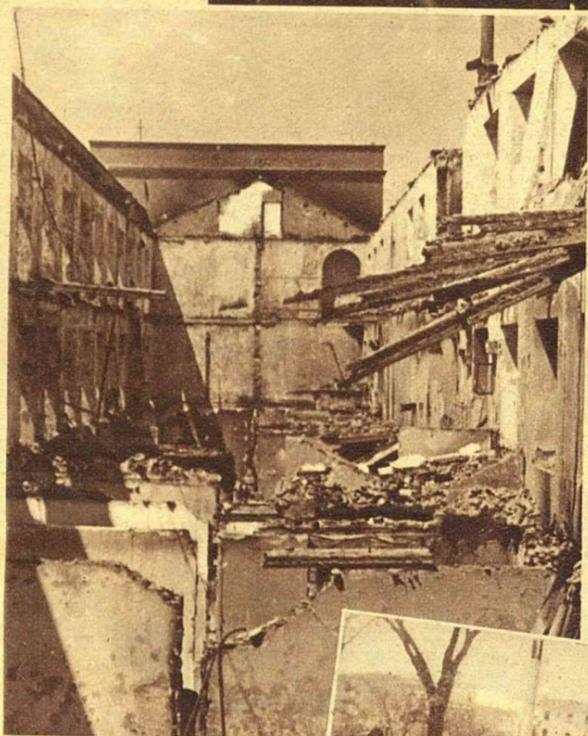
C'était leur fête, hier. Dans les rues, on en a rencontré qui, par petits groupes, s'en allaient joyeuses, sans savoir où. Les maisons de couture, naguère, jetaient ce jour-là sur le trottoir leur essaim de petites fées bavardes, qu'un doigt de mousseux avait grisées. La tradition se perd. MM. les directeurs ne sont plus contents — bien que grâ-

ce à l'afflux de la clientèle étrangère, jamais les affaires n'aient été depuis longtemps aussi bonnes. Mais les Catherinettes se sont amusées quand même. Car elles ont eu, elles, un trésor qu'on ne dévaluera jamais : leurs rêves...

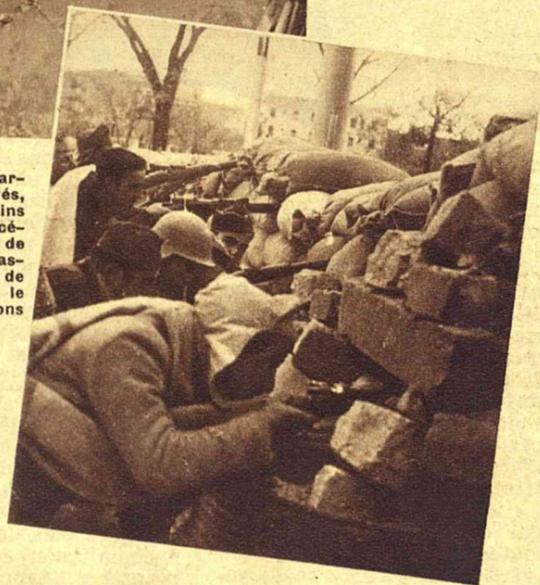
Il y avait des bals. Elles en ont profité. Les danseurs bénévoles ne manquaient pas. Et, qui sait, peut-être un ou deux baisers furtifs ont-ils été accordés, çà et là, « à la sauvette »...

Et les bonnets ! On en vit d'or et d'argent, on en vit de roses. Quand par hasard on avait la chance de rencontrer un groupe joyeux, c'était ce que les yeux cherchaient d'abord, avant de guetter les sourires.

Dans Madrid en proie au bombardement, des troupes républicaines arrivées en renfort s'attablent à une terrasse de café, attendant l'heure de monter en ligne.



Les avions allemands et italiens lâchent leurs bombes sur la population de Madrid, détruisant des immeubles entiers. On voit ici une maison en ruine près du pont de Tolède.



Derrière une barricade de pavés, des républicains résistent, sans céder un pouce de terrain, aux assauts furieux de l'ennemi. Dans le fond les maisons de Madrid.

UNE nuit épaisse pèse sur les passants et brouille leurs pas. Madrid résonne du grondement d'explosions formidables. Les rues grises qui entourent la Puerta del Sol s'éclairent des lueurs fantastiques de l'incendie. Les cris lugubres des sirènes répétés en mille échos, toute l'extraordinaire circulation qu'un bombardement peut engendrer dans les artères d'une ville : les femmes, les vieillards, les enfants courant vers les havres que la fuite leur fait découvrir, la panique donnant des ailes à tout ce qui est mouvement : le drame de la guerre moderne a pris forme. Pour la première fois depuis 1918, une capitale européenne a été bombardée.

Les souvenirs de ces nuits tragiques affluent pêle-mêle dans ma mémoire. Il est 8 heures d'un mardi soir. Déjà, la veille, des avions allemands et italiens au service du fascisme espagnol sont venus semer le deuil dans les carrefours populaires. Les morts, on ne les compte déjà plus ; il en est qui gisent partout sous les décombres que chaque faubourg possède en propre.

Je suis en ce moment avec Michel Koltsov, l'écrivain soviétique bien connu, dans un des hôpitaux de la ville où nous sommes venus rendre visite à des camarades français blessés au cours du dernier combat. L'hôpital chavire dans l'obscurité. L'ombre est épaisse, car les moindres lumières ont été voilées. Deux explosions sourdes ont déjà été entendues au loin. Le gars à qui nous parlions tout à l'heure, un rude ferronnier du Midi qui nous avait égayé de son accent chantant en plaignant longuement de ses blessures, coupe le silence de la pièce et demande d'une voix angoissée — il ne peut pas bouger du lit, une balle de mitrailleuse l'a atteint à la cuisse :

« Tu penses qu'ils sont loin ? »

Près de lui, un ouvrier de Toulouse, membre du Parti communiste, qui git depuis de longs jours sur sa couche, un poumon perforé, est incapable du moindre mouvement. Nous sommes au troisième étage du bâtiment.

— Tu crois que s'ils laissent tomber leurs pêches ici, ça traversera tout ?

Un silence.

Une capitale européenne sous le bombardement

par notre correspondant spécial à MADRID
GEORGES SORIA

— Penses-tu, mon vieux. Tu as quatre étages sur toi.

Nous n'avons pas fini de rassurer les deux blessés qu'une lueur jaune emplit le ciel et que le vrombissement des avions fascistes se fit soudain entendre. Immédiatement, comme la suite logique, nécessaire, une explosion énorme, faisant vibrer l'édifice jusqu'à sa base, emporta dans un fleuve ruisselant de cristal toutes les vitres de l'immeuble.

Dans la pièce, les deux blessés n'avaient cependant pas bougé. La bombe était tombée non loin de l'édifice. Le danger était passé. On respirerait à nouveau.

Mais non ! Un autre formidable coup de tonnerre, situé sur la ligne droite du vol de l'avion, cette fois plus près encore, ébranla à nouveau l'immeuble. Tout cela s'était passé en quelques secondes, deux, trois secondes, longues, immenses, emplies du silence paisible de cette chambre d'hôpital, et des odeurs fortes qui cuisaient sourdement dans l'air.

Ce qui se passa immédiatement après fut affreux. Une rumeur commença d'emplir les corridors et une agitation fébrile s'empara de tous les étages. Des blessés sortaient en courant, et, en clopinant, dévalaient les escaliers. Ce fut l'immense ruée de la panique vers les sous-sols. Personne ne voulait plus rester dans les étages du haut, et tout ce qui pouvait remuer, amputés, trépanés, blessés graves, descendit en un clin d'œil chercher abri. Aux étages supérieurs, seuls étaient restés les blessés qui ne pouvaient bouger et que les infirmières, dans un magnifique élan du devoir, transportaient déjà sur des civières. Les avions fascistes rôdèrent encore un moment sur nos toits et repartir chercher d'autres hôpitaux sur lesquels jeter leurs bombes.

Il n'y eut pas un édifice sanitaire

d'épargné. L'hôpital San Carlo fut arrosé de projectiles incendiaires, qui, par un extraordinaire hasard tombèrent autour du bâtiment, mais mirent le feu à une menuiserie et à une droguerie, où des femmes venues se réfugier furent brûlées vives. Je devais les revoir le lendemain à la Morgue, transformées en torches noircies impossibles à identifier.

Poursuivant l'exécution systématique de leur forfait, les avions fascistes essayèrent de toucher les points sensibles, et une fois leur mission de mort remplie, bombardèrent, comme pour signer leur exploit, le fameux palais du duc d'Albe, magnifique témoin des différentes époques de l'Espagne, ou des richesses artistiques d'une valeur incalculable étaient depuis trois mois l'objet de l'attention quotidienne des camarades du Parti communiste qui les avaient mises sous leur vigilance. Des collections de tapisseries des xv^e et xvii^e siècles, furent détruites par l'incendie. Mais, grâce au courage des militants qui avaient la garde des trésors et qui, avec un fou mépris du danger, se jetèrent dans la fournaise, plusieurs objets purent être sauvés (1).

Quel immense visage de désolation pouvait présenter dans la nuit le rectangle embrasé par l'incendie de la Puerta del Sol ! Face au ministère de l'Intérieur, sur le toit d'un immeuble dévoré lentement par l'incendie, les flammes gagnaient une maison voisine. Des trams et un attelage, arrêtés dans leur course, encombraient l'un des côtés de la place. Tableau de ruine, dont l'accent était re-

(1) On nous téléphone, au moment de mettre sous presse, que les communistes, en prévision du bombardement, avaient pu transporter en lieu sûr beaucoup des trésors du palais qui ont ainsi échappé à la destruction.

ADIS en
dier a
chée o
La
d'hui
San
-bas, lutt
ent. Hérit
e grandeur
urbe d'aven
ieu, tandis
Mais les E
sister à la
ause; ils dé
ont les sold
Jamais, de
rançaise, ic
ne le leur.
La Républ
ulaire comm
oudain elle
Par qui ?
euples libe
s hommes
Prise au d
énéreuse, e
ue chose f
ers félons,
quiers; ce q
Des homm
ues, vinren
urs des ca
rahison rec
Une aide,
licaine, et
rance hésit
magne, l'Ita
Europe se r
able de vou
Oui, oui !
révu, le pe
pas plié ?
mprovisés, l
ants, là des
istes allema
hérent de
Madrid dont
t sonne au
nifique cri
— Nous a
— Nous y
Déjà, ils c

vé par tou
ers les bouch
aille accroch
rs plein les
Et comme
omme si M
ouffert dans
lendemain
éta, mais, c
matin, alors
ommeil. Les
unité que la
lirent leur
quartiers du
ent et à n
uits précéd
apitation des
trouver da
errains et le
raquer, l'aff
de la guerre
Cette nuit,
ans le noir,
les effets d
mourta à un
lui emportaie
léchiquetés p
lendrai touj
es, courant d
aits sur leur
n sous-sol,
usqu'à l'aube
urent enterr
de paisibles
aient là, sui
étits cerque
« Juqu'à
ope vont-el
est-ce que l'
égal existers
ment ? »
Au soir de
ense, jamais
l'ennemi p
éroïque rés

L'ESPAGNE

tranchée de la liberté!

par

ALBERT BAYET

Jadis, en un discours célèbre, Edouard Daladier appela la France « la dernière tranchée de la Liberté ».

La tranchée de la Liberté, c'est aujourd'hui l'Espagne.

Sans doute ceux qui luttent et meurent bas, luttent et meurent pour le pays qu'ils aiment. Héritiers de tout un patrimoine de pensée, de grandeur et d'art, ils le défendent contre une horde d'aventuriers pour lesquels l'argent est un dieu, tandis que la patrie n'est qu'un mot.

Mais les Espagnols qui ont pris les armes pour résister à la force ne défendent pas seulement leur cause; ils défendent la nôtre, celle de tous : ils ont les soldats de la Liberté.

Jamais, depuis les grands jours de la Révolution française, idéal ne fut plus pur et plus humain que le leur.

La République espagnole, forte de la volonté populaire commençait à vivre, à s'épanouir, quand soudain elle fut traîtreusement assaillie.

Par qui? Par les éternels ennemis de tous les peuples libres : par les hommes de la force, par les hommes de l'argent.

Prise au dépourvu, victime d'une confiance trop généreuse, elle faillit succomber. Mais non! Quelque chose fut plus fort que les canons des officiers félons, plus fort que les chèques des banquiers; ce quelque chose, ce fut la foi d'un peuple.

Des hommes, des femmes, des enfants, les mains nues, vinrent battre, comme un flot irrésistible, les murs des casernes où couvait la trahison : et la trahison recula.

Une aide, une aide modeste de la France républicaine, et c'en était fait des factieux. Hélas! La France hésita. Et pendant qu'elle hésitait, l'Allemagne, l'Italie, le Portugal, tous les fascismes de l'Europe se ruèrent contre le peuple espagnol, coupable de vouloir rester libre.

Oui, oui! Pourquoi le nier? Sous cet assaut imprévu, le peuple, un instant, plia. Comment n'eût-il pas plié? Ici l'idéal, là le canon; ici des soldats improvisés, là des soldats de métier; ici des militants, là des militaires! Grâce à l'action des fascistes allemands et italiens, les factieux s'approchèrent de la grande ville républicaine, de cette Madrid dont le nom emplit aujourd'hui le monde et sonne aux oreilles des peuples comme un magnifique cri d'espérance.

— Nous allons y entrer! criaient les félons.

— Nous y entrons! hurlaient les Matamores.

Déjà, ils convoquaient les journalistes du monde

entier pour assister à leur triomphe. Ils distribuaient les cartes. Ils les vendaient aux enchères. Les valets des tyrans se les disputaient.

Et alors eut lieu le miracle : Madrid résista.

En vain les rebelles exaspérés lançaient attaques sur attaques : un peuple était là qui répondait : non! Et, devant ce : non! les mieux armés, les plus forts devaient reculer.

J'ai vu la guerre de 14. J'ai cru, à certaines heures qu'elle marquait les limites extrêmes de l'héroïsme humain. Eh bien! quelque chose a surpassé ce qui semblait inégalable : c'est la défense de Madrid.

Exaspérés par la résistance imprévue, ivres d'orgueil déçu et de rage, les Marocains, les Italiens, les Allemands bombardent les quartiers populeux, les rues où se presse la foule, les maisons, les hôpitaux : Madrid tient.

Pris de démeure, les rebelles lancent les obus sur des écoles où rient les enfants : Madrid tient.

Non seulement Madrid tient, mais Madrid contre-attaque.

Des combattants armés vont aux tranchées. D'autres, non armés (par notre faute, hélas!) suivent, prêts à reprendre le fusil aux mains du mort. Des ouvriers portent pelles et pioches. Les femmes se mêlent aux hommes. Chose sans nom, chose admirable, chose qui eût fait reculer le fascisme si le fascisme était chose humaine, des fillettes de douze ans, les yeux graves, s'en vont, aux premières lignes, porter des cartouches aux combattants.

A l'heure où j'écris ces lignes, Madrid, cette Madrid qui devait tomber en trois jours, cette Madrid dont tous les stratèges annonçaient la chute inévitable, reste debout et défie l'assaillant.

Tiendra-t-elle encore, à l'heure où ces lignes paraîtront? De toute mon espérance, de toute ma foi, je dis oui. Mais, quand même les Marocains, les Italiens, les Allemands anéantiraient la ville sacrée, l'Espagne, qui ne cédera pas, qui ne cédera jamais, n'en demeurerait pas moins la tranchée de la Liberté. Qu'un soldat tombe, et dix se lèveront! Que Madrid tombe et c'est toute la terre d'Espagne qui deviendra un autre Madrid!

Seulement, en présence de ce miracle qui déjà étonne l'histoire, en présence de cet héroïsme qui déconcerte les stratèges, je me tourne vers les démocraties, et je leur dis : « Allez-vous éternellement laisser mourir ces hommes, ces femmes, ces enfants qui meurent pour vous? »

Je me tourne vers ces pacifistes anglais qui disent avoir horreur de la guerre et de ses sanglan-

tes démeures, et je leur dis : « Allez-vous feindre d'ignorer que la guerre existe? Allez-vous paisiblement assister à un prêche et rentrer chez vous, tandis qu'à Madrid les bombes allemandes et italiennes tombent sur des femmes, tandis que des enfants de quatre ans crient de douleur sur le corps de leurs mères et lèvent vers le ciel des bras ensanglantés? Allez-vous renoncer, par peur, à être ce que vous êtes? Allez-vous, par votre silence, vous faire les complices de toutes ces horreurs? »

Et puis je me tourne vers la France.

Je dis : vers la France, — et c'est dire que j'exécute tous ces traîtres, qui, nés sur notre sol, n'ont de tendresses que pour leurs écus, d'admiration que pour le fascisme, et qui rêvent en secret de voir les troupes de Hitler bombarder et incendier le grand Paris ouvrier, noyer la liberté dans le sang du peuple.

C'est la vraie France que je regarde, celle qui, en 89, se dressa contre la tyrannie du dedans, celle qui, en 93, se dressa contre les tyrans du dehors, celle qui, en 1830, en 1848, au Quatre Septembre, balaya les dictatures, celle dont le nom sonna si longtemps comme un appel d'espérance aux oreilles des opprimés. Et, considérant cette France dans son génie, dans son histoire, je me demande s'il est possible qu'elle assiste, les yeux secs, au martyre du peuple espagnol.

Non, cela n'est pas possible. Nul peuple n'a plus que le nôtre la juste horreur de la guerre; mais nul peuple n'a plus que le nôtre le sens du Droit et l'amour passionné de la liberté.

Nous refusons, à l'heure présente, de ravitailler l'Espagne républicaine! Et cela pendant que le fascisme ravitaillé la rébellion! Nous parlons de « non intervention », quand Hitler et Mussolini interviennent, chaque jour et chaque nuit, en faveur du félon Franco!

Qu'on ne me dise pas que ce scandale peut durer : avec tout le peuple de France je réponds qu'il a trop duré. Les hommes de nos villes et de nos villages se sont dressés, en mai dernier, dans un élan magnifique, contre la guerre et le fascisme. Ce serait les désavouer que de laisser le champ libre au fascisme et à la guerre. Peu m'importe sous quelle forme diplomatique se fera le redressement : je dis qu'il ne peut pas ne pas se faire et qu'il se fera. Là où est la liberté, là est la France. Elle ne laissera pas l'Espagne mourir faute d'armes, parce que la mort de l'Espagne serait la mort de la liberté; et la mort de la liberté, ce serait la mort de la France.

arrivé par tous ces fuyards se dirigeant vers les bouches du métro, avec leur maraude accrochée et hurlante, et des oreilles pleines de sang.

Et comme si cela ne suffisait point, comme si Madrid n'avait point assez souffert dans son sang, dans sa chair, le lendemain l'agression ignoble se répéta, mais, cette fois, à trois heures du matin, alors que la ville reposait dans le sommeil. Les pilotes nazis, sûrs de l'immunité que la nuit leur assurait, accomplirent leur besogne avec méthode. Les quartiers du centre furent systématiquement et à nouveau visés, et, comme les nuits précédentes, ce fut la même précipitation des habitants vers les refuges trouvant dans l'obscurité, vers les souterrains et les caves pleines de monde à traquer, l'affreux cauchemar en marge de la guerre moderne.

Cette nuit, comme je quittai l'hôtel dans le noir, pour aller me rendre compte des effets du bombardement, je me heurtai à un cortège de femmes hurlantes qui emportaient les restes de leurs enfants échiquetés par la mitraille. Je me souviendrai toujours de ces femmes hagardes, courant dans le noir, leurs gosses défaits sur leurs bras. Elles allèrent jusqu'à un sous-sol, et là, elles devaient pleurer jusqu'à l'aube, devant leurs mioches qui furent enterrés quelques heures plus tard. De paisibles pères de famille qui se trouvaient là, suivirent au cimetière les cinq petits cercueils blancs. L'un d'eux dit :

« Jusqu'à quand les nations d'Europe vont-elles permettre ces crimes? Est-ce que l'Allemagne, l'Italie et le Portugal existeraient seuls sur le vieux continent? »

Au soir de ce quinzième jour de défense, jamais Madrid n'aura administré à l'ennemi preuve plus éclatante de son héroïque résistance au fascisme. L'en-

nemi se vengera-t-il encore dans les nuits qui vont venir, lâchement, de son impuissance à entrer dans la ville? Camarades antifascistes de France qui vous endormez toutes les nuits d'un sommeil tranquille, pensez à vos frères d'Espagne dont les nuits sont tragiquement troublées.

Dites-vous que chacune de vos protestations en leur faveur, chacun de vos actes contre le blocus infâme qui interdit à l'Espagne d'acheter des armes, rapprochera le jour où ils pourront enfin se débarrasser des assassins qui sont aux portes de leur capitale.

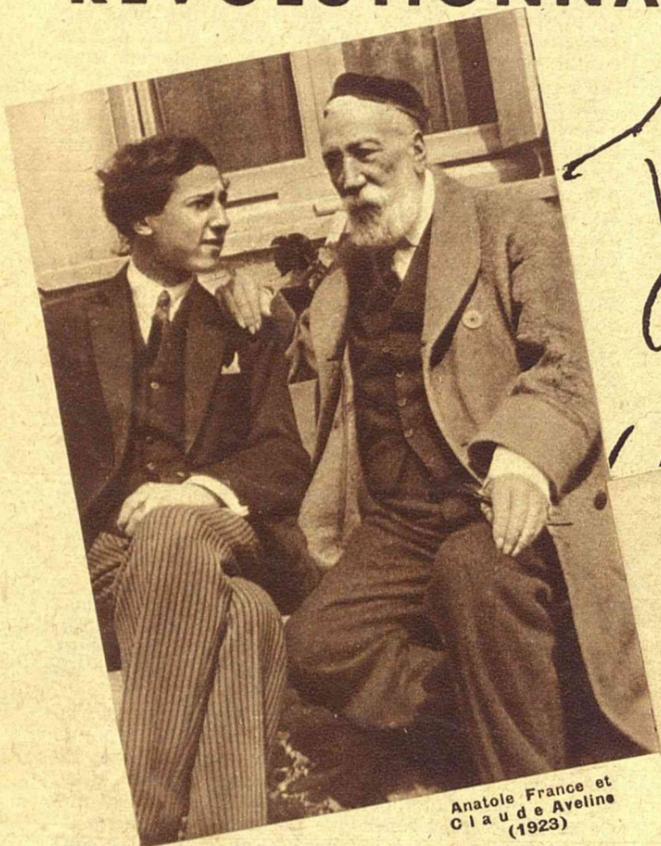
A droite : Deux de la fameuse « Colonne Internationale », venus se battre sur le front de la liberté.



Ci-dessus : le chef catalan Durruti, mort en héros à la tête de ses hommes, sous Madrid.



ANATOLE FRANCE REVOLUTIONNAIRE



Anatole France et
Claude Aveline
(1923)

En 1893, à l'âge de 49 ans, Anatole France, considéré jusqu'alors comme un écrivain purement sceptique et artiste, entre dans une voie qui, à travers les années et les événements, l'amènera à devenir le plus glorieux soutien du jeune parti communiste.

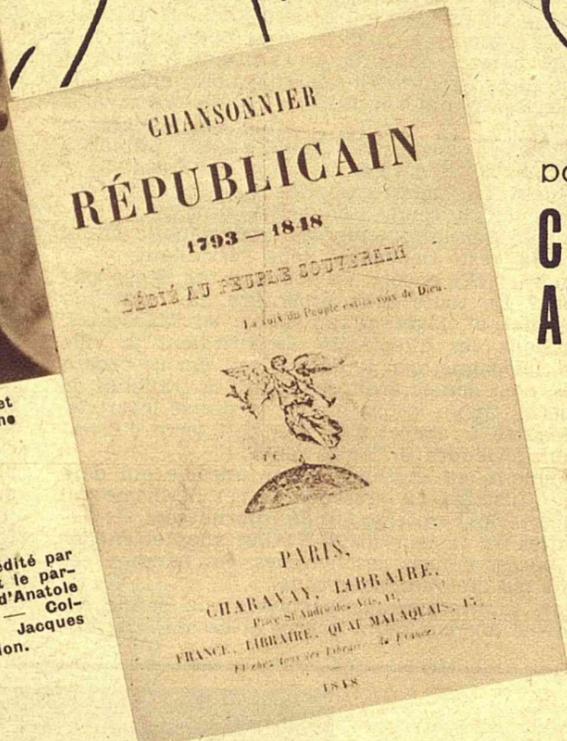
C'est d'abord par l'entremise de Jérôme Coignard qu'il s'exprime. Personnage romanesque dans *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, l'abbé Coignard devient tout à coup, dans *Les Opinions*, le porte-parole de l'auteur. Il examine toutes les misères du temps, l'armée belliqueuse, la justice injuste, de la manière la plus définitive et la plus dure. De « petits coups de pioche », mais déjà terribles.

Peu après, Anatole France va créer un porte-parole plus personnel encore: M. Bergeret, le héros des quatre volumes de *l'Histoire contemporaine*. Rat de bibliothèque, dit-on? Voici comment M. Bergeret répond lui-même, en s'adressant à sa fille, dans une pièce peu connue que France a tirée de son *Mannequin d'Osier*:

« Et toi aussi tu croiras que j'ai trouvé ma sagesse dans mes livres et que c'est une sagesse, comme eux, aride et couverte de poussière; tu

croiras que je veux étouffer ta jeunesse sous ma vieille philosophie. Oh! ce n'est pas vrai!... Oublie que je suis ton père, le professeur Bergeret, chargé de cours à la Faculté des Lettres, et pense que je suis un être humain, capable de comprendre toutes les souffrances et tous les troubles, parce qu'il est capable de les éprouver. »

Comment ne pas penser cela, en effet, en voyant France prendre parti dans cette affaire Dreyfus, où l'on se couvrirait d'opprobre en osant s'élever contre la chose jugée — et où il est le tout premier à joindre sa signature à celle d'Emile Zola, le lendemain du jour où paraît *J'accuse*? Dès ce moment, il devient un homme public. On le voit paraître dans des réunions, des meetings, la plupart du temps aux côtés de son grand



Un livre édité par
le père et le par-
rain d'Anatole
France. — Col-
lection Jacques
Lion.



Anatole
France par
Steinlen
(1920). Ap-
partient à Cl
Aveline.

par
**CLAUDE
AVELINE**

France aurait pu prononcer aujourd'hui.

Puis c'est *Crainquebille*, qui à lui seul assurerait à France l'immortalité. *Crainquebille*, une erreur judiciaire, elle aussi, une affaire Dreyfus transposée dans le domaine le plus simple pour n'en paraître que plus évidente.

Les ouvrages suivants mériteraient un long commentaire. *Sur la pierre blanche*, *La Vie de Jeanne d'Arc*, *L'Île des Pingouins*, *Les Dieux ont soif*, *La Révolte des Anges*, nombreux sont les critiques qui se plaisent à y trouver, surtout dans les trois romans, de nouvelles preuves de scepticisme. Pour moi, comme pour tous les lecteurs de bonne foi, je n'y vois pas du scepticisme, mais du pessimisme. Au sortir de l'affaire Dreyfus, à l'annonce de la Révolution russe de 1905, France avait cru qu'un monde nouveau allait surgir. Et rien ne surgissait.

Ou plutôt, ce qui allait surgir, c'était la guerre.

Il en fut atterré. Ne pouvant rien contre les immenses forces subitement déchaînées, il écrivit du moins un article plein de modération, où il disait la nécessité d'une paix rapide. Mais, dans l'état d'esprit qui régnait chez nous aux premiers jours de la guerre, ces paroles humaines furent très mal accueillies. On l'injuria, il reçut par kilos des lettres d'outrages. Navré de cette incompréhension, il publia alors sept ou huit articles qui furent réunis en volume sous le titre: *Sur la Voie Glorieuse*, et au profit de l'Œuvre des Mutilés.

Ces articles, peut-on les défendre? Voici comment France devait les juger lui-même plus tard et publiquement. Faisant d'abord allusion à l'article incompris: « J'ai écrit, dit-il, au début des hostilités, sur la nécessité d'une paix prompte et humaine, une page qui m'honore et pour laquelle je fus couvert d'invectives par les honnêtes gens, dans toutes les feuilles. Mais je n'eus pas assez de courage et je ne savais pas assez de choses pour continuer à dire la vérité; et je me laissai aller même à faire de petits discours aux soldats vivants ou morts, que je regrette comme la plus mauvaise action de ma vie. »

Lorsqu'un vieillard glorieux, qui n'a plus rien à gagner ou à perdre de la vie, éprouve ainsi le besoin de soulager sa conscience et de faire aux yeux du monde une rétractation aussi nette, avons-nous encore le droit de lui tenir rigueur d'un moment de faiblesse, que l'atmosphère d'alors rendait d'ailleurs beaucoup plus naturel que nous ne pouvons l'imaginer à présent? Parmi les grands écrivains qui sont à nos côtés aujourd'hui, combien sont-ils qui n'y ont pas succombé? Je n'en vois qu'un, et c'est Romain Rolland — Romain Rolland à qui France devait justement rendre hommage sur ce point dans son discours du Prix Nobel, devant les plus hautes personnalités de la Suède, lorsqu'il le qualifiait d'«... ami de la justice et de la paix et qui a su braver l'impopularité pour rester un homme de bien. »

Dès 1915, France vécut retiré dans sa petite propriété de Touraine, la Béchellerie, suivant avec anxiété les nouvelles de la guerre.

(Suite page 16.)



La Béchellerie où
Anatole France
est mort en 1924.
Cliché H. Davray.

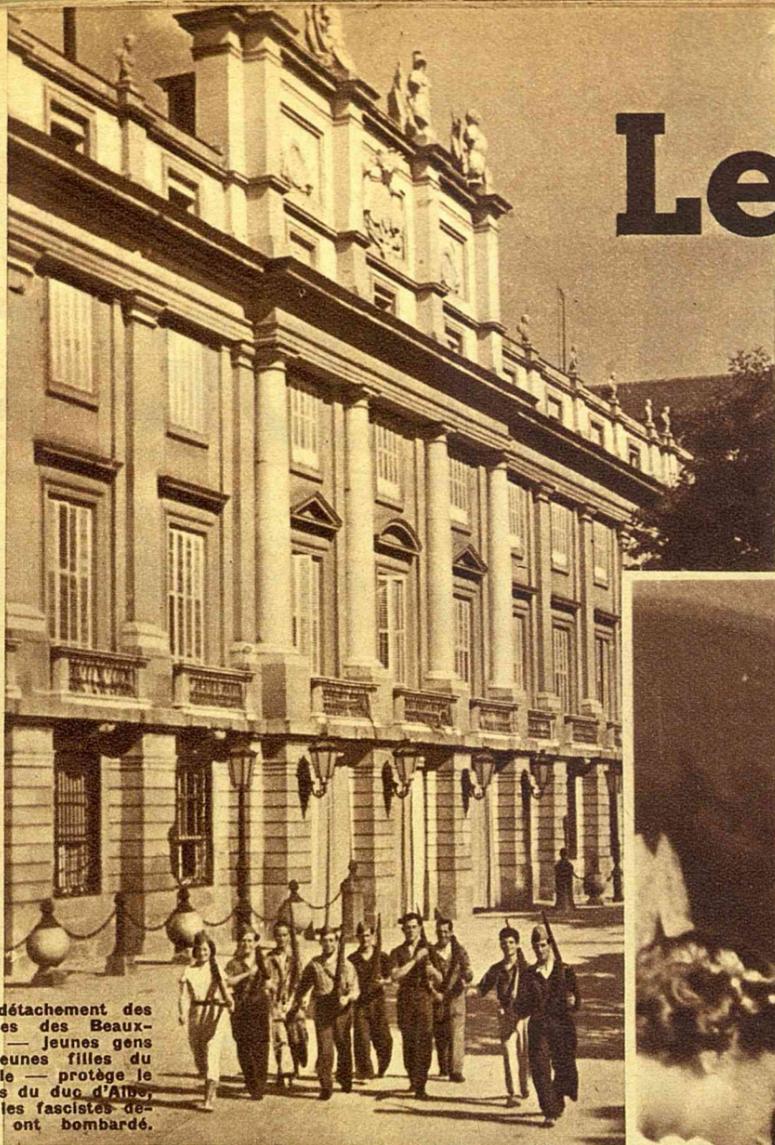
VIENT DE PARAITRE
Le grand ouvrage attendu sur la Révolution Espagnole
JEAN-RICHARD BLOCH
ESPAGNE, ESPAGNE!
UNE ÉTUDE MAGISTRALE
UN REPORTAGE VIVANT ET ÉMOUVANT
UN APPEL PATHÉTIQUE A LA LUTTE POUR LA LIBERTÉ
12 fr.

ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES
24, RUE RACINE, 24

Les barbares...

**Ceux qui anéantissent l'art national
ou ceux qui le préservent avec amour?**

Ce n'est pas sans émotion que nos lecteurs regarderont les photographies de cette page. Elles ont été prises par notre ami CHIM, au cours d'un récent séjour à Madrid, dans le palais du duc d'Albe. Le gouvernement du Front Populaire a créé, voici plusieurs mois, une COMMISSION DE CONSERVATION DES ŒUVRES D'ART. Les MILICES DES BEAUX ARTS, composées de jeunes républicains communistes, socialistes, montent la garde autour des chefs-d'œuvre de l'art espagnol. Le peuple veille sur le patrimoine culturel, en pleine guerre civile, parmi les bombardements. Or, on apprenait ces jours derniers que le palais du duc d'Albe, qui renfermait d'innombrables tapisseries, et des tableaux de Vélasquez, de Goya, avait été détruit par les avions de Franco-Hitler. Les fascistes ne tuent pas seulement les femmes et les enfants, ils détruisent l'art qui fait la gloire d'un pays et d'un peuple. Ils sont les nouveaux barbares.



Un détachement des milices des Beaux-Arts — jeunes gens et jeunes filles du peuple — protège le palais du duc d'Albe, que les fascistes depuis ont bombardé.



Une jeune femme, membre de la COMMISSION DES BEAUX ARTS, enregistre un tableau qui sera conservé dans les dépôts de la Commission. Chaque tableau est ainsi noté et classé; chaque bâtiment qui représente une valeur artistique ou historique est protégé.



Deux jeunes miliciens transportent un Christ pour le mettre en sûreté.

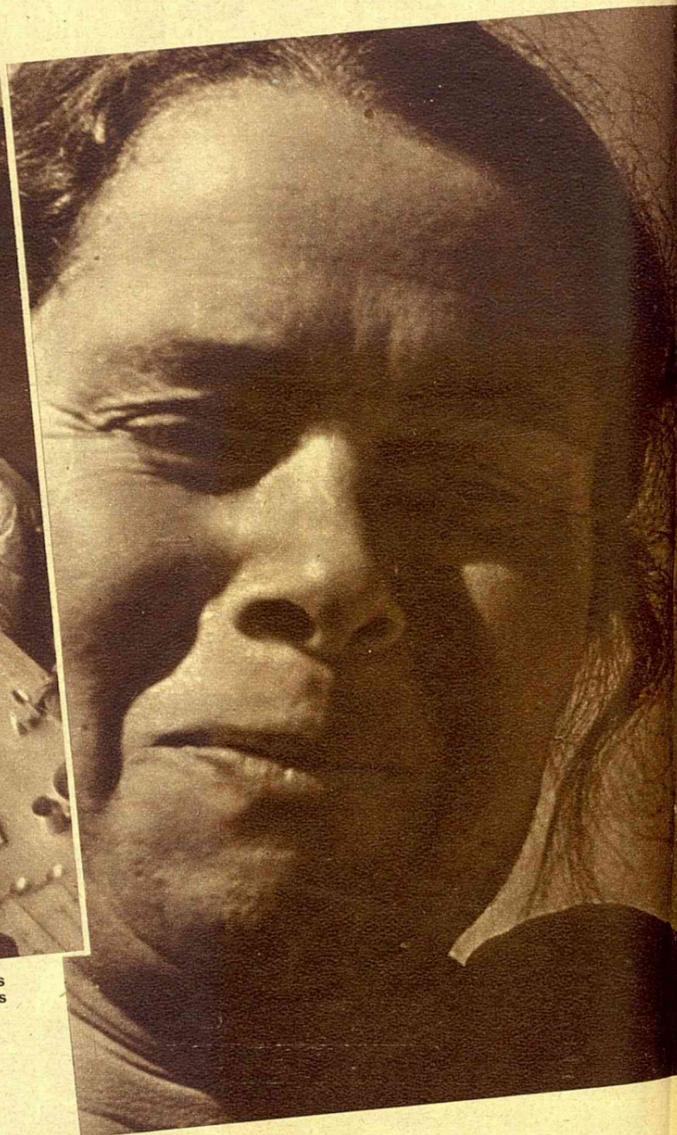


Avec quel soin les miliciens entretenaient le palais du duc d'Albe et ses admirables collections! Tout était maintenu dans un état de propreté exemplaire. Le peuple veille jalousement sur les trésors d'art du pays... les mensonges de notre presse fasciste n'y changeront rien. Et ce sont les soi-disant « nationaux », qu'elle admire tant, qui détruisent églises et monuments.



Il y a des petits, des mères, des grands-pères et des grands-mères, il y en a des centaines au long de grandes tables.

STADE D'



CEST sur les bords du rio Cuzna, quelque part dans la Sierra Morena, qu'il est né, dans un hameau, dans l'aridité des campagnes andalouses. Son père est sur le front de Cordoue. Peut-être mort. Lui, il est le plus petit « chico » d'une troupe de six entassés comme des poussins effrayés autour de leur mère, une paysanne au visage ridé comme la sierra la plus ravinée, une pauvre femme maigre, vieillie bien avant l'âge, jaune comme le seigle, sans sourire, sans voix, avec de grands yeux noirs mats, désolants. On l'appelle Guerito, ce petit. Ça vient de Jilguero. Ça veut signifier petit chardonneret. Un chardonneret, c'est bien petit déjà. C'est qu'il a un rien de visage tout pointu, bien aiguisé par les privations. Il a de grands yeux noirs aussi qu'il tient de sa mère. Et il y a une lueur émerveillée dans ses yeux noirs.

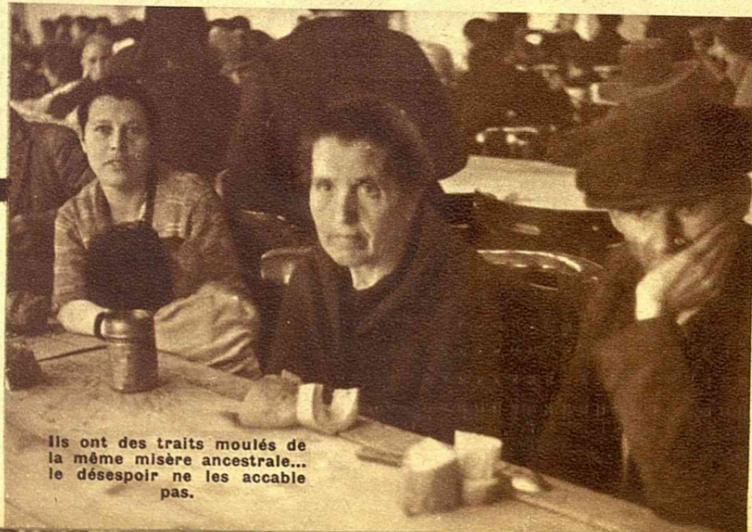
Que regarde-t-il donc? Son assiette. Que fait-il donc? Avec sa fourchette qu'il sait à peine tenir, il fait évoluer dans la belle sauce couleur tomate un haricot magnifique. Et ça sent bon! Et il y a un beau morceau de mouton. Il ne va jamais oser y toucher. Il a faim, pourtant. Mais ce que c'est beau ces haricots qui voguent dans la sauce odorante et colorée. Il semble avoir oublié la mitraille, les obus sur le village, la fuite sur la route devant les Maures. Il lève son visage extasié vers nous qui le regardons, il nous sourit, il nous montre l'assiette miraculeuse. Mais, nom de Dieu! qu'est-ce qu'ils avaient donc à bouffer dans les pueblos de la Sierra Morena.



Il y a des petits, des tas de tous petits, il y a des mères, il y a des grands-mères, il y a des grands-pères. Il y en a des centaines et des centaines au long de grandes tables. Cela fait une masse sombre, douloureusement sombre, d'où émerge parfois le haut chapeau andalou. On peut les regarder, les uns après les autres, ils sont faits du même bronze. Ils ont des traits moulés de la même misère ancestrale. Ils ont des corps durcis, tordus, voûtés par le même éternel labeur de serfs. Ils composent une fresque épuisante, leurs gestes lents, leurs regards lents vous ralentissent le cœur. Ils se retournent doucement vers nous, vous sourient. Ils se laissent aimablement photographier, naturellement, sans pose. Ils sentent que leur race est belle et que si la misère l'a déformée, elle l'a en même temps rendue plus belle encore. On dirait qu'ils sentent que l'image de leur calvaire noblement supporté pourrait peut-être servir quelque peu à ébranler davantage le monde et son égoïste expectative. Alors, sans rien d'enfantin, sans rien de naïf, ils s'avancent, ils viennent devant l'appareil, ils apportent le témoignage poignant et calme de leur figure usée, de leur regard confiant.

Paolino est son prénom. Il est d'Irun. Il a douze ans. Il est frère. Il a un petit museau effilé. Il porte au bras un brassard noir. Son père était carabinier. Il l'a vu tomber sur une barricade d'Irun. Alors sa mère l'a emmené avec ses deux frères. Il est venu vers moi tout droit et m'a raconté cela en français sans que je le questionne. Quand il a eu fini de me raconter la mort de son père, il a redressé la tête. C'était sur la terrasse du Stade de Montjuich. Là où le coup d'Etat du 19 juillet avait fait sombrer dans le sang les olympiades populaires. Ils étaient quinze cents réfugiés basques et andalous à habiter ses halls. Paolino levait la tête vers l'ouest, vers Madrid, vers l'ennemi. Il y avait devant lui la statue de l'athlète qui, ballon à ses pieds, prépare un magistral coup d'envoi. L'enfant avait un profil plein de certitude. Il n'avait aucune crispation dans le visage. Le récit de la mort de son père ne lui avait mis aucune larme dans les yeux. Un drôle de petit gars. Il me tendit une main décidée et s'excusa. « Je vais à l'école. Il faut continuer de s'instruire. Au revoir. Et dites bien combien les Catalans sont bons pour nous. »

J'ai eu l'impression sûre que le père de Paolino n'allait pas être le seul carabinier de la famille.



Ils ont des traits moulés de la même misère ancestrale... le désespoir ne les accable pas.

ave
Gu
enf
d'I
réf
BA
ALBE

DE MONTJUICH

avec
Guérito, Paolino, Catalina
enfants de Séville,
d'Irun et d'ailleurs
réfugiés à
BARCELONE

par

ALBERT SOULILLOU

Des cadavres, c'est terrible; des villages bouleversés, c'est terrible; des moissons brûlées, c'est terrible; un ciel en feu, c'est terrible; mais rien ne pèse plus sur l'âme qu'une masse de près de deux mille êtres qui ne possèdent plus rien sur terre, qui ne possèdent plus même leur misère, plus même la misère de leur labeur, la misère de leur mesure, la misère de leur bout de terre, la misère de leur pays calciné par les étés impitoyables, la misère de leur servitude sur les vastes domaines des Grands, la misère des bêtes qui faisaient leur compagnie et leur subsistance, celle du vieux mulet, celle du minable troupeau de quinze moutons crasseux, celle de leurs trois poules squelettiques. Avoir été contraints de céder sa misère même à l'envahisseur!

Eh bien, le désespoir ne les accable pas. Ils savent qu'il y a des richesses dans l'avenir. Ils sont ainsi. Haut perchés sur cette montagne admirable, sous ce ciel magnifique, au milieu de ce parc luxuriant où Barcelone fraternelle n'a pas hésité à les abriter; jugeant leur grandeur digne de ce solennel décor, ils ne se contentent point de goûter le repos des verdure épaisses, eux, fils des garrigues désolées, ou fil sdes mines sombres de Biscaye; ils ne se contentent point de se mesurer avec calme et sans ostentation avec le vaste espace serein qui leur est maintenant dévolu; ils vont, ils viennent, ils s'affairent mutuellement, ils se partagent les tâches d'une cité collective, ils installent de nouvelles chambrées, ils montent des cloisons, ils vont aux vivres, ils préparent les repas, ils lavent, nettoient. Il y a du travail pour tous; femmes et hommes rivalisent de dévouement. Le directeur de cet immense refuge, Picard, et son aide dévoué n'ont point d'ordres à donner. Quelle émotion aussi que de les voir, d'un coin d'une des énormes travées où sont installés les réfectoires, regarder avec attendrissement et fierté en même temps, les files de jeunes filles qui se hâtent de porter le pain, le vin, le bon ragout à toutes les places et ce le plus vite possible, pour que personne n'attende trop longtemps.

Puis ils les voient disparaître. Sans doute vers quelques-unes de ces nombreuses chambrées où ont été placés les lits aussi confortables que possible, dans les meilleures conditions d'éclairage et d'aération qui pouvaient être permises par la structure de ces grandes cellules construites dans des buts tout autres. Ils nous entraînent dans une salle basse. Un chœur monte à notre rencontre, un chœur de voix claires, vives, enthousiastes. Le souffle vous manque. L'hymne s'amplifie, vous brûle. On débouche dans la salle. Ce sont des enfants et les jeunes filles qui, tout à l'heure, servaient les tablées. Elles sont vite montées dans leurs dortoirs revêtir la seule jolie robe qu'elles ont pu sauver.

(Suite page 22)

Le père était cabanier. Il est tombé sur une barricade d'Irun.

Les pauvres paysannes promènent les petits en plein dans le bon soleil, au milieu de ce parc où Barcelone fraternelle les a accueillis.

L'enfant avait un visage plein de certitude. C'était sur les degrés de l'immense stade de Montjuich, où ils sont 1.500 réfugiés basques et catalans.

Une mère, un bébé, des jouets... dans l'une des nombreuses chambrées où sont placés des lits aussi confortables que possible.

PHOTOS DE CHIM

La prise

un conte inédit de

CONSTANT MALVA

Les patrons ont décidé de pousser dans la partie sud pour y découvrir de nouvelles veines. C'est l'équipe Mahieu qui a eu l'ouvrage : un bauveau de deux mètres vingt sur deux mètres vingt. Ils avancent de deux mètres à la ronde de coupe (1). Ce qui leur fait, à raison de cent cinquante francs au mètre, des journées de cinquante frs.

Le chef-ponion leur a dit : « Si vous mettez toujours vos deux mètres, on ne vous embêtera jamais. »

Cela dura quelques semaines et l'ingénieur vint faire un nouveau prix : cent trente francs dans le roc, cent cinquante dans le grès et cent septante boisé. Et il exigeait au moins deux mètres cinquante à la ronde de coupe.

— Inutile de faire la forte tête, la situation est mauvaise, il faut prendre ce qu'on nous donne.

Mahieu et Brassard son compagnon discutent en se dirigeant vers les fronts.

Ils ont passé les portes régulatrices. Voici la place où ils se déshabillent. Ils accrochent leurs bidons et leurs rations de pain à un clou enfoncé dans un bois.

Ils enlèvent leurs vêtements; la chemise leur colle sur le dos et ils font toutes sortes de contorsions pour l'ôter sans la déchirer.

Les voilà nus comme des vers. Ils fouillent dans un trou de la muraille et mettent à jour des choses sales et difformes : des espadrilles et des caleçons de bain.

A cause du salpêtre dont ils sont imprégnés, ceux-ci sont raides comme si on les avait taillés dans de la toile bitumée.

Avant d'aller à front, les hommes s'assoyent quelque temps, boivent une gorgée de café et prennent une chique.

— Hein ! Brassard, il me semble qu'il est possible de faire tomber les deux mètres cinquante. Qu'en penses-tu ? dit Mahieu.

— Bien sûr que c'est possible. Il suffit que nous montrions tous les six de la bonne volonté, que les chariots viennent régulièrement, que le boutefeu soit là quand nous en avons besoin, et que nous ayons à portée de la main rails, traversines, canards (1), tout ce dont on a besoin pour travailler.

Mahieu ajoute à son tour :

— Nous devons charger au moins dix-huit chariots à la coupe. Il ne faut pas que les camarades des autres équipes disent : « Bah ! nous n'avons empli que dix chariots aujourd'hui, les autres se dépêcheront un peu plus, cela ne se verra pas. »

Mahieu continue :

— La plupart des camarades redoutent charger de la terre, ce n'est pourtant pas si terrible. Si, en arrivant devant un gros tas, vous vous découragez, le cœur n'y est plus, vous travaillez sur les dents, la journée semble longue, longue, et la besogne ne marque pas.

« Si, au contraire, vous vous dites : « Vingt chariots de terre ! Bon, dans deux heures on n'en parle plus », vous travaillez avec goût, vous êtes deux fois plus fort, le tas diminue à vue d'œil et vous êtes tout étonné qu'il n'en reste plus que quelques pelles. »

Sur ces mots, les hommes se lèvent et s'en vont à front.

Toujours la même rengaine. Tandis que Brassard examine le terrain pour bien placer les trous qu'il doit faire, Mahieu et Marie l'aidant préparent les outils. L'un traîne le flexible, attelle le perforateur, l'autre choisit les fleurets et s'assure avec le doigt s'ils sont encore en bon état.

(1) Ronde de coupe : 24 heures (trois coupes de huit heures).

(1) Canard : cylindre métallique de deux mètres de long, quarante centimètres de diamètre pour l'aérage.



illustration de Lingner

— Mahieu ! occupe-toi de la direction ! crie Brassard.

Alors, ce dernier va en arrière, déroule deux bouts de ficelle accrochés à deux broches et terminés d'un caillou : ce sont les plombs.

L'homme vise sur les deux ficelles et la lampe que son compagnon a posée tout à front.

— Pousse à gauche ! crie-t-il.

La lampe se déplace un peu.

— Encore une miette !

La lampe se déplace à nouveau.

— Encore un cheveu !... Bon ! ça y est !

Mahieu enroule les ficelles sur les deux broches, puis va vers son compagnon.

— La direction est juste ?

— Une petite différence, pas la peine d'en parler ; je ferai obliquer un peu mes trous.

— La pression est mise ?

— Oui. Tu fores seul ?

— Je vais essayer.

— Tâche d'en sortir. Moi, je charge de la terre avec l'aidant.

Sept heures et demie. Plus de terre dans le boureau quinze chariots sont chargés ; un rail est posé et un canard suspendu.

Le boutefeu arrive.

— Eh bien ! les hommes, êtes-vous prêts à miner ?

— J'ai encore deux trous à faire, répond Brassard.

— Diable, c'est embêtant, il me faut aller à onze-cents à la place Renaud qui est malade.

— Tant pis ! Mon travail d'abord.

C'est tout de même malheureux, dit Mahieu. On nous demande de la mesure et le boutefeu, au lieu d'être ici en permanence, doit se promener par toute la fosse.

— Faites vite vos deux trous, je tâcherai d'arriver à temps.

Mahieu et Brassard forent ensemble, mais ça ne va pas ; ils ont rencontré des bancs plus durs en dessous.

Huit heures et demie. Le boutefeu s'impatiente.

Enfin, le dernier fleuret est à fond.

— Dépêchons-nous de charger les trous, dit-il aux hommes. En combien de fois allez-vous miner ?

— Trois fois, répond Brassard. On charge le tout ?

— Oui. Ce serait bien le diable si le chef mineur survenait. Combien de cartouches ?

— Septante. Vingt pour le bouchon, quatorze pour les trous à débarrasage et trente-six pour le reste.

Le boutefeu n'a le droit de charger que les trous qui vont sauter ; il est déjà punissable, mais le temps lui fait défaut.

Tout est prêt.

— On n'oublie rien ? demande Brassard.

— Non... j'ai mon chapeau... mon tabac.

— Eh bien ! partons, dit le boutefeu. Tous se retirent derrière les portes régulatrices.

L'exploseur est remonté, le fil attelé. Le boutefeu, à l'aide de sa clef, déclenche. Mais l'explosion ne se produit pas.

— Une rate, disent les hommes.

Ils se lèvent aussitôt et se dirigent vers les fronts en examinant le fil.

D'après les règlements, ceci est la besogne du boutefeu et il doit attendre au moins une demi-heure. Les ouvriers s'inquiètent peu des règlements ; si l'on devait les appliquer à la lettre, il faudrait fermer tous les puits.

Après bien des recherches, les hommes découvrent la cause du mal : le fil était cassé dans l'isolant. Ils reviennent rapidement. Le boutefeu recommence l'opération. Cette fois, les mines sautent. Mais il est tard, s'il continue, il n'arrivera jamais assez tôt à onze cents. Il dit aux hommes :

— Le chef mineur ne viendra plus maintenant.

Et, leur tendant la clef de l'exploseur :

— Faites comme si j'étais là ; moi, je file.

Et il s'enfuit, tandis que Mahieu et Brassard se dirigent vers les fronts pour atteler les autres mines.

Il faut faire vite. La fumée n'a pas le temps de s'évacuer.

— Bah ! risquons une narine, plaisante Mahieu.

Et ils entrent dans un brouillard opaque et brûlant. Pour ne pas trop s'intoxiquer, ils mettent leur béguin en face du nez et de la bouche et, les yeux larmoyants, marchent à tâtons.

Pour une fois, c'est une malchance ! Le bouchon est si bien sorti qu'une partie des fourneaux non attelés se sont arrachés ; des cartouches et des détonateurs gisent dans les terres.

Comment les retrouver dans ce déluge ?

Ils cherchent avec précaution.

— Voici une cartouche et un déto.

Fouillant, déplaçant pierre par pierre, ils continueront leurs investigations.

On entend un bruit de portes qui claquent.

— Qui est-ce ?

Les hommes se regardent plus ou moins anxieux.

— C'est Mario, sans doute.

— Ou peut-être le boutefeu qui revient.

Dans le brouillard on distingue un point rouge, la leur grandit peu à peu.

— Diable ! c'est une lampe à huile, constate Mahieu, interdit.

Un homme se dessine ; il porte un marteau à pointe.

— Bon Dieu ! Nous sommes flambés ; c'est le chef mineur, dit tout bas Brassard, sans pourtant perdre son sang-froid.

Le supérieur avance toujours ; il est presque sûr de la prise.

— Qu'est-ce que vous faites là, vous autres ?

— Nous... rien... nous examinons la composition du terrain.

— Et le boutefeu ?

— Parti à onze cents.

— Le minage est terminé, alors ?

— Oui.

Il est arrivé tout à front.

Avec sa lampe, il inspecte les lieux et voit des trous chargés d'où sortent les fils détonateurs.

— Mais voici des mines non sautées et le boutefeu parti. Comment cela est-il possible ?

— Sais pas.

— Il est fou, ce type-là ! Il va aller droit à la prison. Quant à vous, je ne sais si vous descendrez encore. Il y aura une enquête, vous vous expliquerez.

Brassard sait que tout est perdu, mais il tente quand même d'atténuer les charges du boutefeu.

— L'enquête est bien simple, dit-il. On nous demande deux mètres cinquante de mesure et le boutefeu, au lieu de rester en permanence près de nous, doit courir par toute la fosse. Il a attelé tous les trous et, comme il se faisait tard, il est parti de suite pour onze cents sans venir s'assurer si toutes les mines étaient sautées.

— Allons donc, me prenez-vous pour un galibot ? Je ne suis pas né hier. Le bouchon seulement fut attelé puis le boutefeu est parti. Vous ne m'attendiez pas à cette heure. Votre compte est bon ; vous ne descendrez plus et je ne sais ce qu'il résultera de tout ceci.

Les hommes se taisent : ils sont coupables. Coupables pour avoir voulu trop bien faire. A quoi bon résister encore ? Et que peuvent-ils alléguer de plus ? Leur faute est par trop évidente. Ils sont pris, d'autres l'ont déjà été, d'autres le seront encore. Aujourd'hui, ils doivent se soumettre à la fatalité. Bons ou mauvais, personne ne peut observer les règlements des mines dans le régime actuel.

Et, devant le supérieur qui ricane, ils passent, courbés, découragés, comme deux ennemis vaincus.

TOULON

du carré du port a l'arsenal

PAR JACQUES CHABANNES



Le quai Cronstadt. On demeurerait là des jours entiers à se saouler de lumière.

II. L'ARSENAL

C'EST au Mourillon, enfin, de l'autre côté de la ville, qu'a été construit l'Arsenal le plus moderne avec les derniers ateliers de construction maritime. 7 à 8.000 ouvriers travaillent ici. Leur salaire est de 33 à 36 francs, par jour ouvrable. A 60 ans d'âge et après 30 années au moins de service, les travailleurs de l'Arsenal touchent une retraite de 6.500 francs.

Il n'y a pas que des titulaires parmi les 8.000 ouvriers du port. Une importante partie de ces travailleurs sont temporaires, embauchés à la journée. La titularisation ou à son défaut la sûreté de l'emploi est un des buts que poursuit le syndicat unifié. La fusion syndicale a réussi à Toulon de façon éclatante.

Il y avait 700 ouvriers syndiqués, voici un an, au port de Toulon. Il y en a plus de 4.000 aujourd'hui.

La principale préoccupation du syndicat des travailleurs du port est la lutte contre les marchands d'hommes, monstrueux intermédiaires entre l'Etat et les ouvriers non titulaires.

Lorsqu'un atelier a besoin de manœuvres hors-cadres, il s'adresse à des entrepreneurs qui fournissent des hommes. Ces entrepreneurs, agréés par les chantiers de la marine, prélèvent scandaleusement 30 % sur le salaire de chaque ouvrier d'où il faut déduire 8 % pour les assurances sociales — ce qui laisse un bénéfice de 22 % « sur la sueur ».

Le syndicat des travailleurs du port de Toulon vient de créer un office syndical de la main-d'œuvre, office qui ne prélève pas 4 francs par jour sur un salaire de 28 francs !

Le nouveau contrat collectif, que prépare le syndicat, revendique encore une « affectation aux arsenaux de la marine d'une part nettement prépondérante des commandes de constructions » et fabrications navales, avec augmentation des effectifs ouvriers en proportion de cet accroissement. Cette mesure efficace permettrait d'envisager la modernisation continue de l'outillage.

Il préconise aussi l'institution de conseils d'arsenaux, avec participation élective du personnel ouvrier, pour la recherche du meilleur rendement sans accroissement de fatigue.

Le contrat collectif étant entré en vigueur, le syndicat entend créer un système d'apprentissage réellement moderne, pour la formation de vrais cadres professionnels, avec garantie d'un minimum de places pour les fils d'ouvriers, sur l'effectif total fixé chaque année.

Il entend, enfin, obtenir l'incorporation dans le personnel titularisé, des ouvriers temporaires dont les occupations ont un caractère permanent, ainsi que l'institution de conseils de discipline avec participation ouvrière paritaire.

L'arsenal de Toulon avait été particulièrement touché par les décrets-lois : le chef ouvrier, assimilé au quartier-maître,

et l'ouvrier, assimilé au marin, avaient été frappés de diminutions atteignant plus de 22 % !

L'abrogation de ces décrets de misère semble avoir automatiquement ramené quelque prospérité dans la ville de Toulon, dont l'activité commerciale avait été totalement paralysée par la crise, aggravée considérablement par l'absurde déflation.

Il en est de même pour les matelots, pour la plupart engagés spéciaux, ou inscrits maritimes, et pour les sous-officiers, qui constituent la « classe ouvrière de la mer », et qui, dans leurs conditions

de travail, suivent le sort des ouvriers de l'arsenal.

Après les décrets Laval, de tragiques événements ensanglantèrent Toulon au début du mois d'août 1935. Pour protester contre ces décrets honteux, les ouvriers organisèrent un cortège à la sortie de l'Arsenal et défilèrent en manifestant pacifiquement. La garde mobile, que Laval avait fait venir en masse à Toulon, avait reçu l'ordre de briser brutalement le mouvement. Elle fut lancée contre les ouvriers; des provocateurs envoyés par Laval accomplirent leur besogne et servirent de prétextes aux inci-

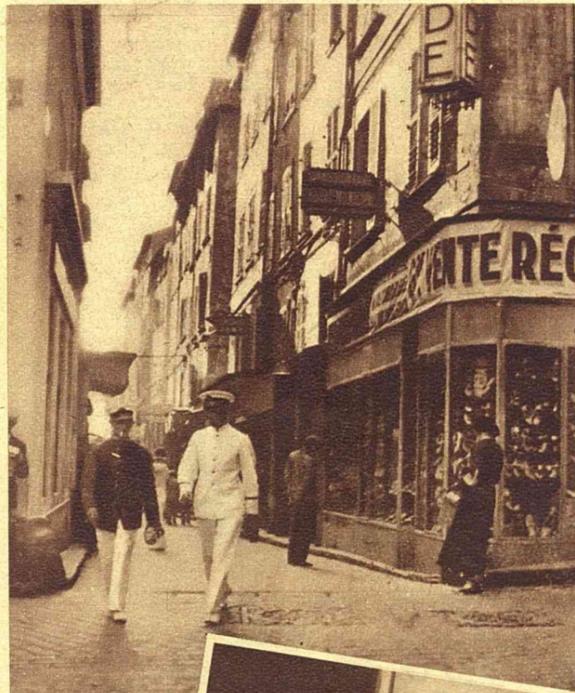
dents : de violentes bagarres éclatèrent, qui durèrent toute une nuit : il y eut, parmi les ouvriers, de nombreux blessés et plusieurs morts, auxquels Toulon fit d'émouvantes obsèques.

Un solide Front populaire s'est constitué à Toulon, contre lequel se sont brisées toutes les tentatives de division. Les élections ont été triomphales pour lui dans le département du Var. Tout le département, à l'exception de la circonscription de M. Escartefigue, réélu maire de Toulon, a voté Front populaire. Deux députés communistes et deux députés socialistes, tel est le bilan pour le département.

A ce succès électoral, les paysans du Haut-Var n'ont pas été étrangers. Mais le mouvement qui a chassé les faux « hommes de gauche » du Parlement, la lutte contre les décrets de misère a grandement contribué à le faire naître. Il est issu des revendications de l'Arsenal toulonnais contre tous ceux qui avaient accepté le régime Laval.

Une visite à cet Arsenal est un enseignement précieux. Son fonctionnement impeccable, la qualité de son rendement, le sort de ses travailleurs montrent mieux que de longs discours ce que sera le statut ouvrier, lorsque la nationalisation des industries travaillant pour la défense nationale sera réalisée. L'Arsenal d'Etat de Toulon est un modèle et un exemple !

Quant à la caste des officiers de marine, elle n'a pas changé de mœurs depuis les « Maritimes », d'Olivier Diraison-Saylor et les « Petites Alliées » de M. Farrère. Si l'on ne rencontre plus guère de « Petites Alliées » dans les cafés de Toulon, il y a toujours des fumeries d'opium : Le quartier du Mourillon en est truffé.



Une des rues de Toulon où se déroulent les tragiques événements d'août 1935.

A la sortie de l'Arsenal, on se presse pour acheter les journaux aux vendeurs de la presse ouvrière



Musarder dans Toulon est un incomparable plaisir. On demeurerait des jours entiers à la terrasse du café de la Rade, à se saouler... de lumière et de soleil. A chaque heure, le spectacle se transforme. Infinie richesse des coloris. Puis, à l'aventure, monter, descendre les rues étroites de la ville, pénétrer Toulon, son rythme et son accent particulier, participer à cette vie qui se déroule presque tout entière dans la rue où les enfants jouent sous l'œil des ménagères qui épluchent leurs légumes sur le pas des portes, tandis que le linge, tendu de fenêtre à fenêtre, sèche au-dessus de nos têtes et que, là-bas, tout au bout de la rue étroite scintillent les vagues dans le port.

Ne rien ignorer de la rue d'Alger, de la place Puget, ne pas être dans cette ville lumineuse et puissante, un étranger touriste, aimer Mayol avec nationalisme, ne pas pouvoir passer une journée sans une partie de boules à la pétanque, fumer de lentes pipes, en jugeant les coups, se passionner pour un fin pointeur, avoir la tête près du bonnet, un sens aigu de l'injustice et une philosophie si intuitive que l'on sache vivre tout naturellement, sans apprentissage cruel !

FRN.

DE

mon

MÉMOIRES. ET OPINIONS DU NEVEU

mon oncle Jules

ANATOLE FRANCE
REVOLUTIONNAIRE

(Suite de la page 10)

La paix venue, il vit qu'elle ne réalisait aucune des espérances pour lesquelles tant de jeunes hommes de tant de nations s'étaient fait tuer: à savoir que cette guerre devait être la dernière et que c'était l'esprit de paix qui s'en allait combattre et vaincre l'esprit de conquête.

Mais, en même temps, il assistait à l'aurore d'un monde nouveau, là-bas, à l'Est, ce monde qu'il avait appelé en 1905. Alors, l'espoir renaît en lui, ranime sa voix. Il va servir, de son immense autorité, la cause des travailleurs.

En 1919, c'est d'abord une page sur Jaurès. Peu après, c'est un discours au Congrès du Syndicat des Instituteurs, magnifique « programme d'enseignement humain ». C'est l'adhésion au groupe *Clarté*, que va fonder Henri Barbusse. C'est l'*Appel aux Proletaires*, du 1^{er} mai 1920 :

« ...Que les prolétariats des nations se rapprochent, s'embrassent, s'unissent étroitement jusqu'à ne plus former qu'un seul prolétariat universel: là seulement est le salut!

« Proletaires de tous les pays, unissez-vous pour faire régner la paix et l'abondance sur le monde entier! »

Auparavant, France a plaidé la cause de l'Egypte. Il a assisté à une manifestation contre les pogroms de l'Europe orientale. Il condamne les poursuites intentées aux Jeunesses socialistes qui s'étaient élevées contre l'adoption de la classe 20 dans des conditions contraires à toutes les promesses faites pendant la guerre. Il accepte la présidence d'un Comité pour les militants emprisonnés, pour « que soit respecté enfin le droit de penser librement et d'exprimer librement sa pensée. » Il s'élève avec la plus extrême violence contre les possibilités d'une guerre avec la Russie des Soviets.

A la fin de décembre 1920, a lieu le Congrès de Tours, qui occupe une place capitale dans l'histoire de la classe ouvrière française. On y voit se produire l'adhésion du Parti Socialiste à l'Internationale Communiste, tandis qu'une minorité refuse de le suivre. La section française de l'Internationale Communiste est créée. Deux semaines après, Anatole France affirmait sa solidarité avec elle. Le 11 janvier 1921, l'*Humanité*, en première page, sous un admirable portrait du maître par Steinlen, annonçait la nouvelle.

Naturellement, la haine des droites redouble à son égard. Mais que lui importe? Il continue son œuvre de salubrité publique, sur quoi le Prix Nobel, en 1921, attire encore davantage l'attention du monde. Anatole France part pour Stockholm, où il reçoit le prix le 10 décembre. Le soir, il prononce un bref discours qui devait faire hurler tous les journaux réactionnaires.

Il est matériellement impossible de citer tous les écrits d'Anatole France en faveur des idées qui nous sont chères. Que ce soit au banquet qui lui est offert par ses vieux compagnons de la Ligue des Droits de l'Homme, que ce soit lors d'une cérémonie au Trocadéro — cérémonie opposée à la cérémonie gouvernementale — en l'honneur de Renan, qu'il préface un livre révolutionnaire de Jack London, ou qu'il accueille les femmes américaines de la « Good Will Delegation », qu'il envoie des messages à Carmaux et à Toulouse pour l'inauguration du monument de Jaurès, qu'il plaide la cause des malheureux d'Allemagne ou qu'il réclame la libération de Marty, chacune de ses paroles déborde de la plus humaine et de la plus courageuse pensée. Vous connaissez la plus célèbre d'entre elles :

« On croit mourir pour la patrie; on meurt pour des industriels. »

Il fallut la maladie des derniers mois pour qu'Anatole France cessât de faire entendre sa voix, cette voix qui allait tant manquer au monde.

Claude AVELINE.

Quoi de neuf à Paris, Sylvestre ?

— Mon oncle, réponds-je gracieusement, pourquoi ne pas interroger à ce sujet mes charmantes cousines...

Ce soir, mes cousines Thérèse et Jeannine ont dîné avec nous. Je déteste mes charmantes cousines. D'abord parce qu'elles sont les nièces de mon oncle Jules. Il y a, de la part de mon oncle, de mon cher oncle de Saint-Mandé, comme de la part de tout oncle retraité, hargneux et cosu, une sorte de duplicité à se connaître plusieurs neveux. Le Gouvernement qui opprime la France selon les vues germano-soviétiques et qui a le front de se dire « populaire » (et c'est un mot qui fait affreusement peuple, n'est-ce pas?) au lieu de s'attaquer lâchement aux hauts dignitaires qui honorent le régime et relèvent le renom de la France en donnant quelque lustre aux Conseils Mondiaux (comme le Conseil de Suez par exemple), le Gouvernement qui se taille une facile popularité en poursuivant des cumul trop légitimes ferait mieux de mettre fin à ce cumul injuste et préjudiciable au citoyen que constitue l'accaparement des neveux par un petit nombre d'oncles dits « à héritage ».

Ah ! si la tante Marceline, au lieu d'exercer la profession honorable, mais médiocrement lucrative de dame de compagnie chez la tante de M. Bailby, était seulement une ou deux fois millionnaire, si l'oncle Gratien, au lieu d'être confectonneur à Gentilly, fumait des cigares gros comme ça dans un hôtel de l'avenue de la Grande-Armée (vive l'armée!) alors, ce ne serait pas trop de la cousine Esther, du cousin Dieudonné, de Thérèse et Jeannine et de moi-même (pour ne rien dire de mon frère Lucien qui a mal tourné) pour choyer tant d'espérances. Si, au contraire, mon oncle Jules, seul de son heureuse espèce, n'avait que moi pour neveu, il y aurait en quelle sorte égalité, match nul...

Mais un seul oncle pour nous tous... c'est comme si chacun de nous avait acheté un centième de billet à la Loterie Nationale !

J'ai une autre raison de détester mes cousines Thérèse et Jeannine, c'est qu'elles sont les seules membres de notre famille dont mon frère Lucien ne se moque pas. C'est un mauvais point. Et puis, elles affectent de ne pas flatter l'oncle; même elles lui disent (ce que Dieu me garde de jamais faire) : « Nous ne sommes pas de votre avis, mon oncle ! » Aussi l'oncle se met-il parfois en colère : « Elles ne valent pas mieux que Lucien » me dit-il, et il ajoute : « Bon sang ne peut mentir ! » voulant dire par là que leur sang est mauvais, car leur père était affilié au parti radical-socialiste (mais il faut dire qu'il est mort plusieurs années avant que le Prince du Royal Tambour n'ait assassiné le conseiller Prince). Bref, Thérèse et Jeannine sont deux abominables hypocrites, qui n'ont pour l'oncle d'autre sentiment que celui qu'inspire une fortune enviée. Et ce n'est pas parce que ces mijaurées cachent leur jeu que je vais m'y laisser prendre. A matin, malin et demi, comme dit l'oncle Jules lorsqu'il lit le Flambeau.

Pauvre cher oncle! Lorsque je songe à la reconnaissance que je lui témoignerais, à l'affectueuse sollicitude dont je l'entourerais si j'étais assuré qu'entre ces intrigantes et moi il saura, au moment de tester, faire un choix judicieux, je me dis que, décidément, il n'y a que moi de désintéressé dans la famille...

— Eh bien! quoi de neuf à Paris, Thérèse ?

— Peu de choses, mon oncle. Peu de choses que ne reproduisent pas les journaux de Saint-Mandé. Quelques élections municipales...

— Ah !... et quel résultat ?

— Un conseiller réactionnaire ici, un conseiller Front Populaire là.

— Match nul ! Et encore : si je puis comparer, n'est-ce pas ? un homme pondéré, instruit, conscient des intérêts de son pays et des nécessités de l'ordre à un brillard qui ne rêve que de flanquer le feu aux quatre coins de la capitale!

— Que dites-vous de Franco, mon oncle, et quel rapport...

— Je ne parle pas de Franco. Où avez-vous vu que je parlais de Franco? Je dis qu'on ne peut pas comparer un électeur à un électeur!

— C'est tellement vrai que le conseiller Front Populaire, on a fait appel à dix mille neuf cent quatre-vingt-neuf Parisiens pour l'élire — tandis que le conseiller de votre goût, mon oncle, il a suffi de mille sept cent cinquante-neuf créatures d'élite pour lui donner les mêmes droits qu'à l'autre.

— Bravo! Retenez ceci, mes nièces : l'égalité ne règne vraiment que lorsque la hiérarchie est assurée. Chacun son métier, le pays sera bien gardé. N'est-ce pas ?

— Non, mon oncle, dit Thérèse de sa voix douce.

— Je sais bien... tu es une affreuse petite bolchevique. Ecoutez, mes nièces : pour faire un bon dîner, il faut un peu de caviar, beaucoup de pommes de terre... vous ne pouvez pas dire que chaque pomme de terre...

— Oui, oncle Caviar!

— Crois-tu qu'elles sont méchantes filles, Sylvestre? Je ne sais pourquoi je te dis cela, tu es trop sot pour comprendre!

Mon oncle Jules est taquin. Il se plaît à me bousculer, sans méchanceté, en affectant même la sincérité. Je le connais bien : je me contente de sourire.

— Quoi de neuf encore ?

— Un député demande que M. Laval soit justifié.

— Bon ! Et vous approuvez. Nous ne sommes plus maîtres chez nous. Les hordes étrangères font la loi dans nos foyers. Elles veulent que sous des bannes françaises tombe un successeur de Mazarin, de Fouquet... Et pourquoi ? Parce que ce

ministre, jadis pétroleur (mais à tout péché miséricorde!) s'est refusé à servir les intérêts des Asiatiques! Pouah !... Le nom de ce député doré sur tranches par Moscou ? Thorezki ? Duclovitch ? Monmousov ? Djiton ? Renaudjan ?

— Non, mon oncle, Paulreynof !

— Pau... Paul... Rey...

— Naud, oui, mon oncle, murmure Jeannine qui est décidément quelqu'un dans le genre de Louise Michel.

— Et que lui reproche-t-il, à notre fidèle Laval, ce... ce Reynaud ?

— « Pour vous, Italiens, écrit-il (c'est Thérèse qui récite cela comme une fable de la Fontaine) nous avons sacrifié ce qui était à la fois notre idéal et notre intérêt. Nous avons affaibli Genève, ruiné la sécurité collective, vu l'Allemagne, enhardie, occuper militairement la Rhénanie... »

Je juge adroit de changer la conversation.

— Et comment va le petit Jean-Claude ?

Le petit Jean-Claude est un enfant terrible que mes cousines ont adopté. Il suffit de parler de ce jeune monstre de deux ans pour que le visage de Thérèse s'éclaircisse et pour que celui de mon oncle se renfrogne.

— Il est charmant, dit Jeannine. Et si gracieux ! Il suffit de lui dire : « Fais un petit sourire, Jean-Claude ! » et aussitôt il sourit. Dimanche dernier, je sors avec lui et nous rencontrons tante Marceline. « Fais un petit sourire, Jean-Claude ! » et Jean-Claude sourit à tante Marceline. Plus loin, nous passons devant une boutique de coiffeur. « Oh ! regarde, Mémé... le monsieur, il fait un petit sourire ! » C'était Fernandel...

— Mon Dieu! mon garçon, que tu ris donc bêtement! s'écrie mon oncle.

— Allons, faites un petit sourire, cousin, dit Thérèse.

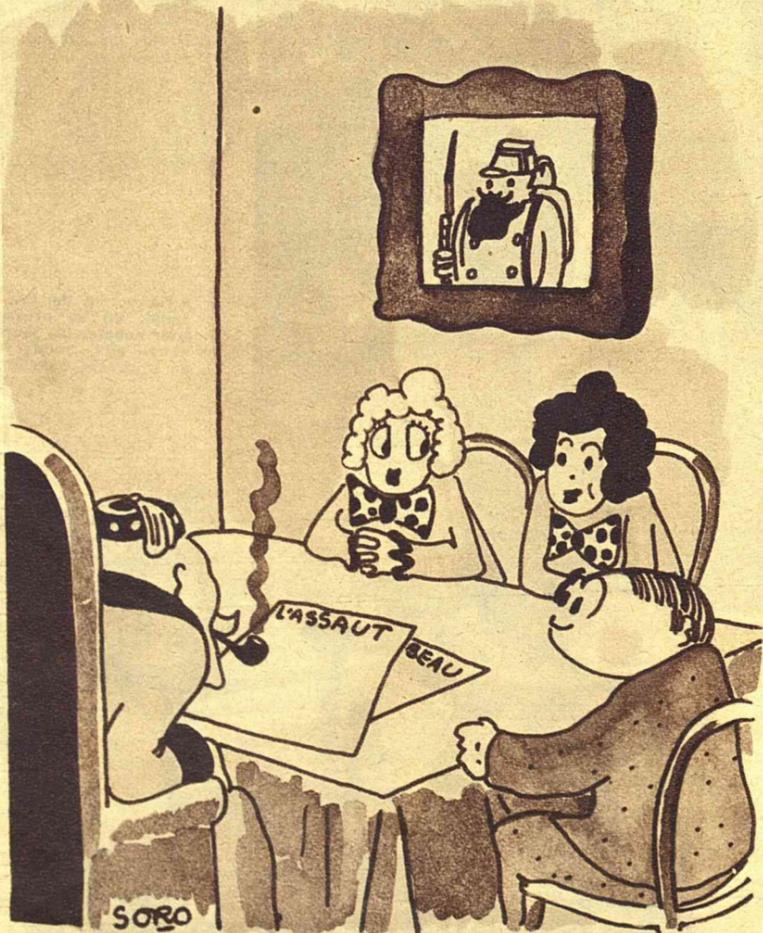
Mon oncle sourit, cette fois, et je me sens très malheureux, tout déshérité...

Comme, je l'espère bien, ne dira pas l'oncle Jules!

Sylvestre HAUTON.

P. C. C.

Casimir LECOMTE.



Mémoires d'un policier

PAR

CANLER

ancien chef
de la sûreté

A

PRES la révolution de 1830, sept préfets de police se succédèrent en moins de quinze mois, c'est-à-dire du 30 juillet 1830 au 15 octobre 1831, époque à laquelle M. Gisquet prit possession de la préfecture de police. Après des tiraillements, la tranquillité des rues de la capitale paraissait enfin rétablie pour longtemps; aussi, le 28 juillet 1835, le roi Louis-Philippe, à l'occasion de l'anniversaire des journées de juillet 1830, passait la garde nationale en revue sur les boulevards; la foule se pressait, agitée et tumultueuse, derrière les gardes nationaux. Cependant, tous les fronts n'étaient pas joyeux, tous les cœurs n'étaient pas exempts d'inquiétude, et un esprit observateur eût pu remarquer au milieu de cette foule un homme, un officier de paix, M. Tranchard, qui, depuis la veille, 27, à onze heures du soir, surveillait le boulevard avec huit agents de police et interrogeait du regard toutes les fenêtres.

La police avait été informée qu'on avait construit une machine infernale destinée à tuer le roi, que cette machine devait être placée dans une des maisons du boulevard Saint-Martin, près le théâtre de l'Ambigu, et qu'elle devait faire explosion lorsque le roi passerait et envelopper un grand nombre de personnes dans le désastre qu'elle occasionnerait.

Pour empêcher cet attentat, on avait établi sur ce boulevard une surveillance qui n'eut aucun résultat, puisque, comme tout le monde le sait, la machine, placée dans une maison du boulevard du Temple, éclata en faisant un grand nombre de victimes, sans atteindre Louis-Philippe, qui restait debout au milieu des morts et des blessés.

Pendant le premier moment de trouble, l'auteur du forfait avait utilisé les instants en cherchant à prendre la fuite par le derrière de la maison, où il fut arrêté. Il refusa de faire connaître son nom, mais le 2 août on apprit à la préfecture qu'il s'appelait Fieschi.

Peu de jours après, on apprit que les canons de fusil qui avaient servi à confectionner la machine infernale avaient été d'abord placés dans une malle et transportés par le commissionnaire Dubronet dans la chambre de la maîtresse de Fieschi, la fille Nina Lassave, dont on ne pouvait parvenir à découvrir la demeure. Quant au commissionnaire, c'était un garçon Picard, chez lequel la force avait remplacé l'intelligence, et qu'on pouvait justement comparer à ces bêtes de somme qui transportent un fardeau sans savoir ni pour qui, ni dans quel endroit. Interrogé sur la course qu'il avait faite, il répondit qu'il avait porté une malle dont il ignorait le contenu, dans une chambre à l'étage supérieur d'une maison du quartier de l'Hôtel-de-Ville, mais il ne put ni indiquer la rue, ni désigner la personne chez laquelle il était allé. On confia cet homme aux soins des agents Bouveret et Schacherer qui, placés sous la direction de M. Milliet, commissaire de police, furent chargés de retrouver la maison où la malle avait été déposée.

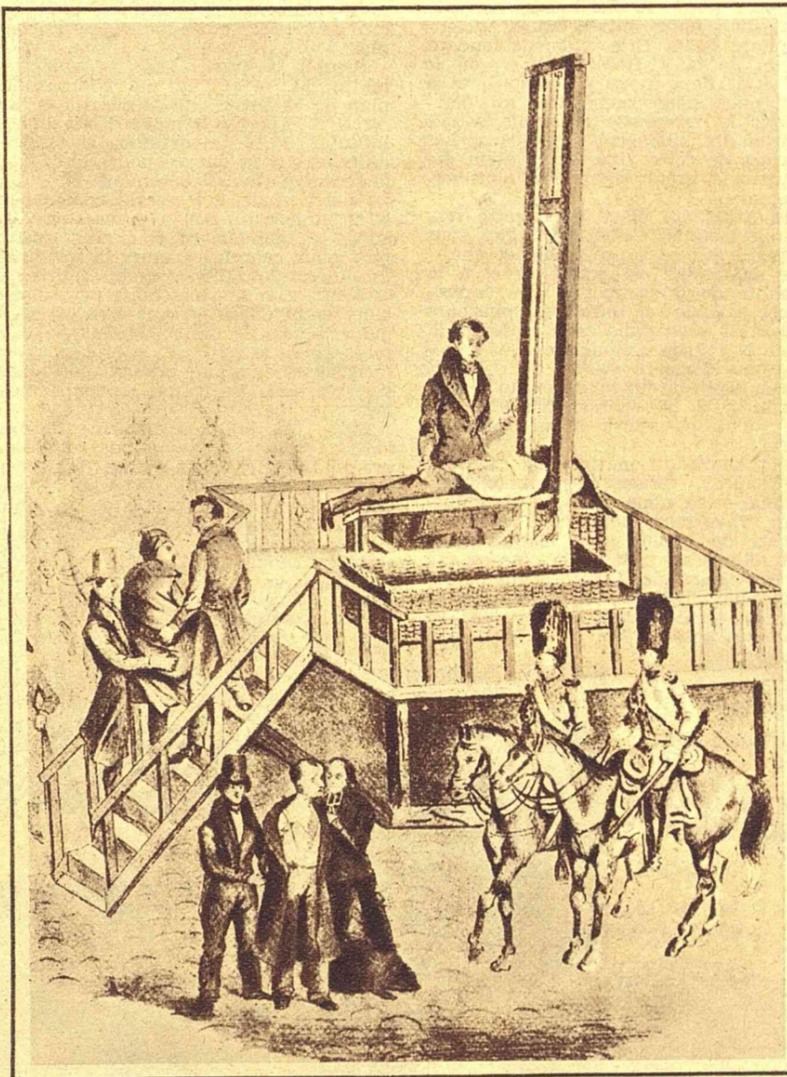
A cette époque, le quartier de l'Hôtel-de-Ville était couvert de petites rues qui n'existent plus aujourd'hui, et qui, alors, se ressemblaient toutes, car toutes étaient étroites et sales, véritable labyrinthe où l'honnête et inintelligent commissionnaire se perdait, et dont ce dédale inex-

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Canler naquit en 1797, à Saint-Omer. Son père était un soldat des armées de la République. Il le suivit dans les campagnes de l'Empire et prit lui-même, comme soldat, une part active aux dernières. Ce n'est qu'en 1820 qu'il entra dans la police comme inspecteur. Il devait devenir, en 1849, chef de la sûreté.

Dans ses mémoires, écrits en 1861, il expose avec beaucoup de minutie les dessous de la police, et ses récits se doublent pour nous d'un vivant intérêt historique en éclairant d'un jour cru les mœurs de l'époque.

Dans nos trois derniers numéros, nous avons publiés des chapitres ayant trait aux agents provocateurs et à l'origine de la police de sûreté. Aujourd'hui, nous publions le récit de l'attentat de Fieschi, dirigé contre la personne de Louis-Philippe, et qui fit de nombreuses victimes.



Exécutions de Fieschi, de Pépin et de Morey, le 19 février 1836

tricable de ruelles achevait de dérouter la faible imagination et les souvenirs confus.

Depuis deux jours, les recherches se faisaient sans succès, les inspecteurs et leur indicateur avaient parcouru vingt fois toutes les rues qui avoisinaient l'Hôtel de Ville, et devant chaque maison les premiers avaient dit à ceux-ci: « Est-ce là ? » et chaque fois l'enfant de la Picardie avait répondu: « Non, je ne crois pas, ce ne doit pas être là. » Les agents, fatigués et perdant tout espoir de réussite, vinrent rendre compte de leurs démarches infructueuses. J'étais dans le cabinet du chef de service lorsqu'on lui fit ce rapport verbal. — Vous devriez, lui dis-je, me donner cela. Vous savez que j'ai la main assez heureuse, et peut-être, si je m'en mêlais, parviendrais-je à trouver.

— Je le souhaite, me répondit-il, allez et faites pour le mieux.

Nous partîmes de la préfecture, les inspecteurs, Dubronet et moi, et nous nous dirigeâmes vers l'Hôtel de Ville. En

arrivant au coin de la rue du Long-Pont, je demandai aux inspecteurs s'ils avaient parcouru cette rue.

— Certainement, répondit l'un d'eux, et plusieurs fois encore!

Et nous passâmes outre. Nous allâmes dans tout le quartier, nous arrêtant devant chaque maison et obtenant toujours la même réponse de notre commissionnaire. Mes inspecteurs commençaient peut-être à se réjouir intérieurement de l'insuccès de mes recherches, lorsque je résolus de continuer mes investigations sans la présence du commissionnaire; mais, avant de le faire conduire au poste le plus voisin, je lui adressai une dernière question:

— Dans la rue où vous avez porté la malle, voyait-on une église?

— Non, monsieur, je ne me rappelle plus! me répondit-il.

(A ce moment, nous nous trouvions sur le quai, en face la rue du Lont-Pont, à l'extrémité opposée de laquelle se dessinait le portail de l'église Saint-Gervais.) N'obtenant de Dubronet que des ré-

ponses négatives, je chargeai mes agents de le consigner au poste du marché St-Jean, et leur recommandai de venir promptement me rejoindre.

Pour s'éloigner, ils prirent par la rue du Long-Pont, et à peine avaient-ils fait une centaine de pas, que l'inspecteur Bouveret accourut m'avertir que le commissionnaire venait de reconnaître la maison numéro 11 pour être celle où il avait porté la malle. Les quelques mots que je lui avais dit au sujet de l'église avaient suffi pour préciser et déterminer ses souvenirs.

Je m'empressai de me rendre à la maison désignée, où je trouvai Dubronet et Schacherer qui m'attendaient dans la cour. Le concierge nous dit que depuis quelques jours demeurait au quatrième une jeune fille répondant parfaitement au signalement que je donnais, et que, du reste, il reconnaissait notre commissionnaire pour avoir apporté une malle chez sa locataire. Je montai à l'étage indiqué, je frappai, l'on ne me répondit pas; j'appelais, et le même silence continua; regardant alors par le trou de la serrure, je vis une robe étalée sur le lit qui se trouvait en face de la porte. Je pensai tout aussitôt que Nina Lassave s'était suicidée, et j'allais descendre pour envoyer requérir l'assistance d'un commissaire de police afin de faire ouvrir la porte, lorsque je vis une jeune fille sortir d'un cabinet situé entre le troisième et le quatrième étage. A sa figure, je la reconnus facilement pour être la personne à laquelle j'avais affaire; aussi, m'avançant vers elle: « N'êtes-vous pas, lui dis-je, mademoiselle Nina Lassave? — Oui, monsieur, répondit-elle; je vois ce que c'est, vous venez pour m'arrêter. Il est fâcheux pour moi que vous soyez venu aujourd'hui, car j'avais l'intention d'en finir ce soir et « de me périr », soit avec du poison, soit en me jetant à l'eau. » J'entrai dans sa chambre; la malle en question était auprès du lit. J'avais enfin atteint le but de mes recherches! Je laissai Nina Lassave sous la garde de mes deux agents et j'allai tout de suite prévenir M. Joly, chef de la police municipale, de la capture que je venais de faire. Après m'avoir complimenté sur l'importance de la prise que j'avais opérée, il ajouta: « Cette arrestation, voyez-vous, va donner à la justice la clef de toute cette affaire et jeter un jour tout nouveau dans ses investigations. »

En effet, ce ne fut qu'après la confrontation de Nina Lassave avec Fieschi que celui-ci se décida à parler et que Pépin et Morey furent arrêtés.

Je quittai M. Joly et retournai rejoindre mes deux agents. En attendant le commissaire de police que j'avais envoyé requérir pour procéder à une perquisition dans la chambre et dresser procès-verbal, je causai avec Nina Lassave et lui demandai, entre autres choses, si elle était bien attachée à Fieschi.

— Moi? fit-elle, je n'ai jamais pu le sentir! Je dirai plus, je n'ai jamais éprouvé que de la répugnance pour lui.

— Cependant, vous étiez sa maîtresse?

— Ah! cela, c'est toute une histoire et qui déjà remonte à longtemps. Fieschi était l'amant de ma mère, et pour cette cause je le détestais franchement; mais nous vivions tous ensemble et il fallait bien en passer par là ou quitter ma mère, et je ne le voulais pas. Souvent Fieschi m'avait entretenue de son amour, et, profitant des sorties de ma mère, il m'avait pressée de me livrer à lui, mais j'avais toujours repoussé ses propositions et j'es-

pérais l'avoir dégoûté par mes refus continus, lorsqu'un jour, à la suite d'une querelle qu'ils avaient eue ensemble, ma mère s'absenta pour vingt-quatre heures. Je me trouvais seule avec lui. Pour m'inspirer plus de confiance, il ne me parla pas de sa passion de toute la journée. Le soir, sur les neuf heures, j'allai me coucher comme d'habitude : ma chambre était au rez-de-chaussée, la fenêtre donnait sur la cour. Je fermai ma porte à double tour et je me mis au lit. Vers minuit, je fus réveillée en sursaut : quelqu'un frappait à ma croisée. — Qui est là ? criai-je sans me lever. — C'est moi, ma petite Nina, répondit Fieschi, ouvre-moi vite, je t'en prie, ouvre-moi ! Sur mon refus et la menace d'appeler du secours, il se retira silencieusement. Je crus en être quitte pour la peur, mais grande était mon erreur, car, vers une heure du matin, je fus de nouveau réveillée par le bruit que produisaient en tombant par terre les débris d'un des carreaux de la fenêtre, puis je vis un bras passer par cette ouverture, ouvrir l'espagnolette, et enfin Fieschi sauta dans ma chambre. Tout cela s'était fait si rapidement que je n'avais pas eu le temps de me lever, et, muette de surprise, je me trouvais à sa discrétion. J'eus beau chercher à me défendre, il fallut céder, et, à partir de cette nuit, malgré mes pleurs et mes supplications, je dus être sa maîtresse ! Il m'aime éperdument et peut-être aurait-il su me rendre heureuse si j'avais répondu à son amour ; mais, comme je vous l'ai dit, je n'ai jamais eu que de la répugnance et de la haine pour lui : le corps a cédé, mais le cœur s'est toujours révolté.

Morey et Pépin furent arrêtés, et, quelques jours après, ce dernier fut extrait de sa prison sur un ordre du juge d'instruction et confié aux mains de M. Millet, commissaire de police, et de deux agents pour être conduit chez lui afin de le faire assister à la vidange de la fosse d'aisances, dans laquelle on pensait qu'il avait pu jeter des armes ou des papiers compromettants. L'opération commença vers la fin de la soirée, et certes elle n'était pas des plus agréables. Le commissaire se tenait près des vidangeurs et examinait avec la plus scrupuleuse attention les matières qu'on retirait. Pépin était un peu plus loin, placé entre les deux agents. L'ouverture de la fosse se trouvait dans la cave, sous la boutique. Vers une heure du matin, Pépin remarqua que M. Millet, uniquement occupé de ses recherches, ne s'inquiétait aucunement de lui ; il vit, en outre, que ses deux gardiens, cédant à la fatigue et aux émanations fétides qui se dégageaient, avaient succombé au sommeil. Alors, réunissant tout son courage, il franchit en trois enjambées les seize marches qui le séparaient de sa boutique. Quand le commissaire et ses agents s'aperçurent de la fuite de leur prisonnier, ce dernier était déjà en lieu de sûreté, car il se cachait, et se cacha si bien, que toutes les recherches de la police furent infructueuses.

Cependant Pépin, comme tant d'autres, trouva un Judas pour le trahir, et le 14 septembre, le chef de la police de sûreté fut chargé par le préfet d'accompagner un délateur, un ami de Pépin, qui connaissait sa retraite et lui avait promis de lui porter un passeport pour fuir à l'étranger. J'étais de l'expédition avec une dizaine d'agents.

Le chef de la police de sûreté, le brigadier Fraudin et le délateur montèrent en voiture et partirent tous trois en éclaireurs ; les autres agents et moi, nous nous rendîmes au pont d'Austerlitz, en face la rue Lacuée, où des coucoux loués à l'avance nous attendaient et nous transportèrent à Tournan, lieu fixé pour le rendez-vous. Nous y arrivâmes vers quatre heures de l'après-midi. Pendant ce temps, nos éclaireurs avaient été jusqu'au village de Saint-Germain-les-Couilly ; ils s'étaient aventurés un peu sur la route de la ferme de Belleyme, où Pépin se tenait caché ; puis N***, le délateur, avait déclaré que le moment n'était pas propice et qu'il faudrait revenir dans quelques jours ; tous trois nous avaient rejoints. Pour se donner une tournure et ne pas éveiller les soupçons, la plupart des agents avaient trouvé moyen de se munir de carniers et de fusils de chasse ; mais cette tenue prédisposait encore aux conjectures, car les habitants de la petite ville ne savaient que penser de tous ces chasseurs ne chassant rien en apparence, puisqu'en réalité ils n'étaient venus que pour une chasse à l'homme. En conséquence, je proposai de renvoyer à Rosoy une partie des agents pour y coucher.

La chose tant convenue, j'appelai un de nos brigadiers que je savais être, sinon poltron, du moins peu courageux, et je lui dis :

— Il a été convenu que l'on passerait la nuit en surveillance dans les champs (à ces mots je vis un léger frisson courir par tous ses membres) Mais, continuai-je, comme on ne pourrait qu'éveiller des

soupçons en restant tous ici, six suffiront pour la surveillance, et vous allez, avec les autres agents, retourner à Rosoy, vous y coucherez et vous nous y attendrez.

Notre poltron, enchanté de ne pas passer la nuit à la belle étoile, reprit à huit heures du soir la route de Rosoy et fit ses deux lieues, non seulement sans murmurer, mais encore satisfait de cette faveur. Le lendemain, nous les primes en passant et nous rentrâmes à Paris.

Mais on ne devait pas en rester là, et, à bien prendre, ce qui avait été différé n'était pas perdu, car le 18 du même mois, nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Meaux et de n'y arriver qu'à dix heures du soir. A cet effet, nous allâmes louer à la porte Saint-Denis deux coucoux qui allèrent nous attendre rue de Paradis-Poissonnière et nous nous mîmes en route. Le délateur, cette fois, n'était pas avec nous. L'affaire était d'une haute importance pour la police. La première expédition ayant manqué, le préfet s'était réservé la conduite de celle-ci et avait gardé le délateur près de lui dans sa calèche. Un peu avant d'arriver à Claye, ils nous rattrapèrent et nous devancèrent sur la route ; quant à nous, nous allions bien plus modestement que le fringant attelage du préfet, et, arrivées à Claye, les malheureuses haridelles, exténuées des efforts qu'elles avaient dû faire pour nous amener jusque-là, tombèrent, hors d'état de nous conduire plus loin, et nous dûmes prendre des chevaux de poste pour finir notre route. A dix heures du soir, nous faisons notre entrée dans l'ancienne capitale de la Brie, puis, descendant à l'hôtel de la « Herse d'Or », où le préfet était déjà, nous y soupiâmes, et à minuit nous nous remettions en marche pour la ferme de Belleyme, située à environ dix kilomètres de Meaux. Les gendarmes de cette ville, qui avaient été requis par le préfet de police, nous accompagnaient.

Pépin avait été placé dans cette ferme par le meunier Collet, de Lagny, sous le prétexte que sa santé faible et chancelante demandait au grand air et à la tranquillité de la campagne une convalescence paisible et efficace ; plusieurs fois, il avait reçu dans cette retraite, la visite de N***, son dénonciateur.

Dans sa dernière visite, N*** avait promis à Pépin de lui apporter un passeport afin qu'il pût passer à l'étranger. Au lieu d'un passeport, il lui apportait la mort.

A une heure du matin, nous traversions Coupray, village à six kilomètres de Meaux, et là nous prenions un guide, le sieur Vavasseur, pour nous conduire au refuge de Pépin ; mais bientôt nous nous arrêtons au pied de la côte où est situé le village de Saint-Germain-les-Couilly, pour y laisser nos voitures et continuer notre chemin à pied sous la conduite de notre guide.

Pendant la courte halte que nous avions faite, le préfet s'était entretenu quelques instants en particulier avec le chef de la police de sûreté, qui vint ensuite me communiquer ce dont il avait été question entre eux.

— Croiriez-vous, me dit-il que M. le préfet veut absolument que j'aille à la ferme de Belleyme voir Pépin, en me présentant comme envoyé par N***, pour lui annoncer que le passeport qu'il attend n'est pas prêt, mais que ce ne sera qu'un retard de quelques jours. Je vais peut-être me trouver là dans un coupe-gorge, car vous pensez bien qu'il n'est pas seul, et que s'il ne me reconnaît pas, ses complices le feront pour lui.

— Vous avez une chose fort simple à faire, lui répondis-je, retournez près du préfet, dites-lui que vous n'avez pas l'habitude de ces sortes d'expéditions et qu'en pareilles circonstances, c'est toujours moi qui opère ; de cette façon, on me chargera sans doute de la mission et j'irai à la ferme à votre place.

— Oh ! non ! je ne puis faire une pareille proposition. J'en subirai toutes les conséquences ; mais, ajouta-t-il en me remettant son portefeuille, dites bien à ma femme et à mes enfants, si je ne reviens pas, qu c'est pour eux que je me suis sacrifié.

Heureusement pour lui, notre guide se trompa de route et nous égara si bien, qu'après avoir marché pendant toute la nuit, nous nous trouvâmes le matin au point du jour au bord d'un chemin où nous dûmes nous arrêter pour nous orienter ; notre guide ne s'y reconnaissait plus.

Bientôt, à travers les brouillards du matin, M. le préfet, qui connaissait le plan de la ferme par ce que lui en avait dit N***, aperçut à notre droite une habitation assez importante, entourée de murs, et pensa que ce pourrait bien être la ferme que nous cherchions. Il fit appeler notre guide, qui, s'étant consulté avec N***, finit enfin par se reconnaître. Aussitôt, les gendarmes à cheval s'élançèrent pour cerner les murs de clôture, et une demi-douzaine d'agents durent les soutenir, afin que personne ne pût escalader cette enceinte sans être arrêté. En même temps, le préfet, le chef de la sûreté, moi et le reste des agents, nous nous dirigeâmes vers la grande porte d'entrée où nous frappâmes à coups redoublés.

Après dix minutes d'attente, la porte massive roula sur ses gonds rouillés. Le préfet interrogea lui-même le fermier Rousseau, qui répondit à toutes les questions qu'on lui adressa : « Je ne connais pas ce monsieur Pépin, je ne sais pas ce que vous voulez me dire. » Pendant ce temps, nous nous étions dispersés dans les différents corps de logis, afin de les fouiller tous immédiatement. Comme j'étais en train d'interroger du regard les coins et recoins d'une grande pièce dans

laquelle je venais d'entrer avec le brigadier Fraudin, celui-ci pénétra dans une petite pièce y attenante et s'écria : « Tiens ! voilà un lit encore chaud ! Il n'y a pas longtemps que le paroissien en est sorti ! » A cette exclamation, je me précipitai dans la pièce où il était ; pendant ce temps, il avait tiré le lit et ouvert un placard assez bien dissimulé qui se trouvait derrière ce lit à hauteur d'appui : Pépin y était debout en chemise, le dos collé contre le mur. Nous le fîmes descendre. En se voyant pris, sa première exclamation fut de nous prier de ne pas lui faire de mal ; mais s'apercevant bien vite que rien dans nos procédés ne justifiait sa crainte, ses idées prirent un autre cours et, nous adressant de nouveau la parole, il nous dit : « Vous croyez peut-être que je suis carliste ? Eh bien ! détrompez-vous, je saurai plus tard vous en donner des preuves certaines. »

Le préfet arriva ; on fit habiller Pépin et on procéda à une perquisition qui n'apporta d'autre résultat que la saisie d'un volume de Saint-Just, placé sur la table de nuit.

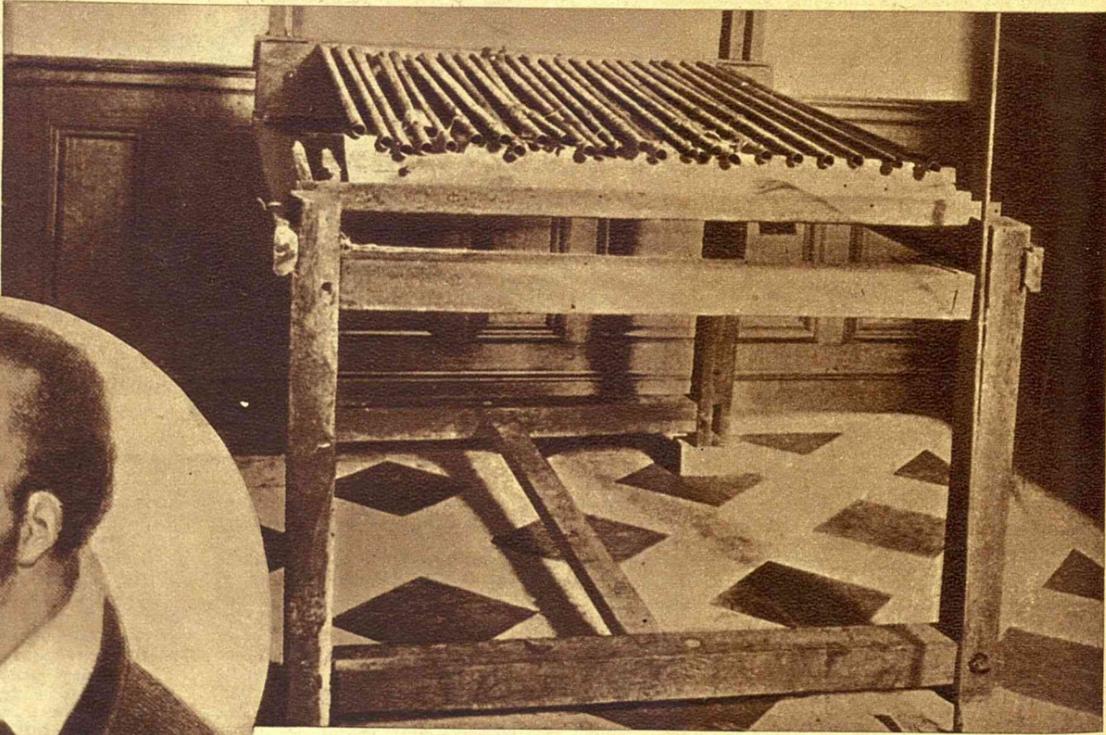
L'opération terminée, le préfet, accompagné de N***, regagna sa calèche et se dirigea vers Paris. Quant à nous, nous partîmes avec notre prisonnier. Dans l'un des coucoux se trouvait le chef de la sûreté, Pépin, trois agents et moi ; dans l'autre le restant de nos hommes.

Dans la première voiture, la conversation fut pendant tout le voyage gaie, enjouée, et à nous entendre, rien n'aurait pu faire présumer que parmi les causeurs se trouvait un homme réservé à l'échafaud. A Claye, nous déjeunâmes tous à la même table ; le déjeuner était composé d'une omelette et de côtelettes de mouton. Pépin mangea de bon appétit, tint hautement le dé de la conversation, et, une fois remonté en voiture, ne causa depuis Claye jusqu'à Paris, que d'agriculture et de dessication de légumes. Il nous parla du prince de Rohan, qui s'occupait également d'agriculture et avec lequel il entretenait des relations suivies. « C'est à cause de mon intimité avec ce personnage, nous dit-il, qu'on me croit légitimiste. »

Je ne parlerai pas du procès de Fieschi, Pépin et Morey, tout le monde le connaît et sait quelle en fut la fin ; mais ce qu'on ignore, c'est que N***, l'ami de Pépin, le confident qui devait chercher à lui procurer les moyens de se sauver à l'étranger, reçut, dit-on, 25.000 fr. pour prix de sa délation, et qu'il sut si bien faire fructifier cette somme, qu'au moment où j'écrivis ces lignes, il est à la tête d'un bel établissement et d'une fortune très considérable.

Pépin a constamment nié sa complicité avec ses deux co-accusés, et sur l'échafaud même, au moment où on le liait sur la planche fatale, tournant sa tête en arrière, il s'écria : « Mes amis, je suis innocent, je meurs innocent ! »

Fieschi, né à Murato (Corse) en 1790, fut exécuté à Paris le 19 février 1836.



La machine infernale de Fieschi. Cette machine servit de modèle à la première mitrailleuse française, utilisée pendant la guerre de 1870 et constituée par 25 canons de fusil groupés ensemble et chargés simultanément. La seule différence qu'avait cette mitrailleuse avec la machine de Fieschi, tenait à ce que les canons de fusil, au lieu d'être posés à plat, étaient groupés en cinq rangées de cinq et enclavés dans un canon d'acier de plus grande dimension.

La planche basculante : la tête sous le couteau, Pépin s'écria encore : « Je suis innocent ! »

Ce jour-là, sa femme et ses quatre enfants étaient réunis, dès six heures du matin, dans sa chambre à coucher et, agenouillés devant un crucifix, ils passèrent leur journée à demander à Dieu d'avoir pitié de leurs larmes et de prendre leur père et mari dans sa sainte miséricorde !

(A suivre.)

SPECTACLES

LES FILMS

MISTER FLOW

Un avocat sans cause est embauché malgré lui par un escroc international emprisonné à la Santé, sous la fausse personnalité d'un valet de chambre, dans une bande de cambrioleurs. Devenu l'amant d'une belle souris d'hôtel, mêlé à divers cambriolages, il trouve le moyen d'obliger Mister Flow à demeurer en prison durant une année qu'il passera, lui, avec la charmante voleuse de palaces... Le film a été tiré d'un roman de Gaston Leroux par Henri Jeanson. Le dialogue est véritablement éblouissant, tendu et brillant comme des fleurets mouchetés, dans une passe d'escrime. Les meilleurs passages rappellent *Haute pègre*, de Lubitch, qui a certainement influencé les réalisateurs du film. On a réussi à tirer un excellent parti de Fernand Gravey, qui n'est peut-être, après tout, médiocre acteur que lorsqu'il est livré à de mauvais metteurs en scène. Jouvet, dans le personnage de Mister Flow, a su faire une création de grand style. Une production française qui, tout en ne prétendant pas à être autre chose qu'un divertissement, n'en est pas moins d'une qualité très supérieure à toute la moyenne de notre production nationale, et qui peut être comparée à quelques-unes des bonnes réalisations américaines. — (Film français. Le Paris.)



Fernand Gravey et Edwige Feuillère, qui, avec Louis Jouvet, sont les principaux interprètes de « Mister Flow », film de Siodmack, dialogues d'Henri Jeanson.

Une scène de « 27 rue de la Paix », avec Renée Saint-Cyr.

LA CINEMATHEQUE FRANÇAISE

Nous avons dit dans un précédent article comment les chefs-d'œuvre du cinéma disparaissaient les uns après les autres, vendus au kilo à des fabricants de bimbeloterie, et comment le cinéma, part importante de notre culture, était menacé d'une disparition plus totale que celle de la littérature assyrienne.

La Cinémathèque française, organisée par quelques jeunes qu'anime l'amour passionné du cinéma, a, en quelques mois, réussi à sauver de la poubelle plus de deux cent cinquante films français et étrangers. Grâce à cette fondation, le meilleur du cinéma français, d'après-guerre a été sauvé de la ruine. Désormais, les metteurs en scène d'aujourd'hui déposent à la Cinémathèque au fur et à mesure de leur production une copie de leurs œuvres nouvelles.

Tout Delluc est à la Cinémathèque. Nous pourrions revoir *Fièvres*, *La Femme de nulle part*, comme ce *Cœur fidèle*, d'Epstein, qui fut l'un des grands moments du cinéma. Tous les Feyder sont là, et l'image a été rachetée pour quatre cents francs au moment précis où elle était menacée de partir achever en lambeaux sa carrière dans une tournée de cinéma ambulante. Et avec l'image, Grièche, Carmen, Visages d'enfants, d'autres œuvres encore montreront la voie que suivit Feyder pour arriver à Pension Mimosas et à la Kermesse héroïque.

La Fille de l'Eau, Nana, de Jean Renoir, sont aussi sauvées. J'ai revu l'autre soir l'œuvre qu'inspira Zola à Renoir, et malgré le vieillissement inévitable de la technique et de certains jeux de scènes, l'œuvre reste d'une magnifique puissance. Sa perte eût été irréparable. La production actuelle de Renoir nous consolera de la disparition de sa produc-

tion passée. Ce n'est pas le cas de M. Marcel Lherbier, dont un jeune homme d'aujourd'hui croit difficilement que ce metteur en scène produisit autrefois des œuvres remarquables. Eldorado et d'autres œuvres de Lherbier sont sauvées, ainsi que les intéressantes productions réalisées par Germaine Dulac à la même époque.

Le Chien Andalou et l'Âge d'or, de Bunuel, ces chefs-d'œuvre de l'époque du film d'avant-garde, sont aussi conservés à la Cinémathèque et nous pourrions les revoir après la prochaine sortie de Terre sans pain (nouveau titre des Hurdes). La plupart de l'œuvre de René Clair a été elle aussi retrouvée.

Enfin, grâce à une collaboration de la Cinémathèque française avec la Cinémathèque américaine, et grâce à des achats heureux de versions françaises des films recherchés, le meilleur de la production étrangère a été recueilli : le film américain avec les Griffith (*Intolérance*, *Way Down East*), les William S. Hart, les Rex Ingram, les Stroheim (*Les rapaces*, ce chef-d'œuvre), etc...; le film suédois avec Le Trésor d'Arne, La Charrette Fantôme; le film allemand avec Caligari, Nosferatu, Pabst, Dreyer... N'oublions pas non plus les premiers Charlot et ces œuvres si singulières d'avant-guerre que signèrent Emile Cohl et Melies.

Dès maintenant, ces œuvres sont projetées dans des séances de Ciné Clubs. Le Cercle du Cinéma, Ciné Liberté ont organisé, en collaboration avec la Cinémathèque, des séances que suivent avec passion ceux qui veulent connaître l'évolution du cinéma. Nous donnerons le programme de ces séances chaque semaine à nos lecteurs parisiens. Il est souhaitable que les sections provinciales de Ciné Liberté organisent de semblables représentations.

Georges SADOUL.

d'instruction et celui du procureur. Une œuvre de série. Jules Berry, qui tranche sur la distribution, est souvent excellent. (Film français. Aubert-Palace.)

G. S.

PARMI LES FILMS QUI SONT PROJETES CETTE SEMAINE

Vous pouvez voir : LES TEMPS MODERNES, TCHAPAIÉW, LES MARINS DE CRONSTADT (trois chefs-d'œuvre), JENNY (réaliste), LA BELLE EQUIPE (remarquable), FOLIE DOUCE (oufouque), L'EXTRAVAGANT Mr DEEDS (charmeur), FANTOME A VENDRE (spirituel), MISTER FLOW (excellent divertissement)...

...Et aussi : TABOR (la vie des Tziganes soviétiques), DOODSWORTH (psychologique), LE FAUVE (dramatique), SWING TIME (danses entraînant), HELENE (plein de bonnes intentions), LES AMIES (touchant), MY MAN GODFREY (amusant), PETER IBBETSON (film d'amour), TEXAS RANGERS (Far-West), SING BABY SING (bon music-hall), LA CHAÎNE (la vie des prisonniers), CLUB DE FEMMES (sympathique), LA GUERRE DES GOSSES (si vous aimez les enfants).

Enfin, si vous voulez connaître l'histoire du cinéma, ne manquez pas d'aller le dimanche 29 novembre, à 10 heures du matin, Studio Bertrand, 29, rue Bertrand, Paris (7^e), voir Variété, de Dupont, et Lucrèce Borgia, 2 succès de l'ancien cinéma allemand. Séances organisées par Ciné Liberté.

Vous pourrez aussi revoir Crise, de Pabst, Torgus, de Kobe, et le Maître du Logis, de Dreyer, le vendredi 27 novembre, en soirée au Cercle du Cinéma, salle F. I. I., 33, Champs-Élysées.

LES JEUDIS DE LA MAISON DE LA CULTURE

Judi 26 novembre, à 20 h. 30
Au siège : 12, rue de Navarin
(Métro : Pigalle et St-Georges)

Présentation du COLLECTIF JEUNESSE (U. T. I. F.) avec les concours de : Christiane MERLIN, Magdeleine DAX, Sylvain ITRINE, Anna STEPHANN et PILETTA, Robert KOK, les CHESTERFIELD.

Entrée : 4 francs. Pour les membres et amis de la Maison de la Culture : 3 francs.

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

Mon camarade

à l'occasion de sa parution hebdomadaire

LE 3 DÉCEMBRE

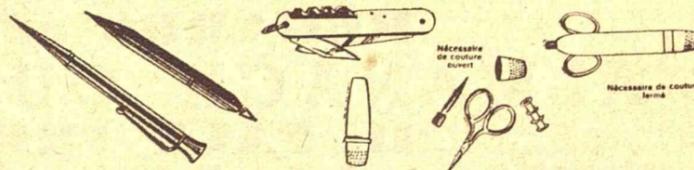
OFFRE PENDANT LES MOIS DE DÉCEMBRE ET JANVIER

DES ABONNEMENTS D'UN MOIS
POUR LA SOMME DE 1 FR. 25

Ainsi des milliers d'enfants pourront recevoir, à un tarif extrêmement réduit, 4 numéros de **Mon Camarade**

ET IL OFFRE, PENDANT LA MÊME PÉRIODE
POUR TOUT ABONNEMENT OU RENOUVELLEMENT
D'UN AN

A LA NOUVELLE SÉRIE
UNE DES INTÉRESSANTES PRIMES CI-DESSOUS
AU CHOIX DE L'ABONNÉ



1. Stylographe avec agrafe. 2. Couteil deux lames et file-bouche (suppl. : 1 fr.). 3. Nécessaire de couture ouvert. 4. Couteil avec 10 et 15 lames. 5. Nécessaire de couture avec ciseaux à broder, aiguille et bouton (suppl. : 1 fr.)

LISEZ, FAITES LIRE « MON CAMARADE »

Mon Camarade paraît tous les jeudis sur 12 pages en couleurs. Le 0,40

| | ABONNEMENTS : | |
|----------------------------|-------------------|------------------|
| France | 6 mois : 9 fr. 50 | 12 mois : 18 fr. |
| Belgique (francs français) | — 13 fr. 50 | — 27 fr. |
| Etranger | — 19 fr. | — 36 fr. |

ADMINISTRATION - ABONNEMENTS

E. S. I., 24, Rue Racine, PARIS-6^e

Compte chèque postal : 974-41 Paris

SPORTS

de neige

SPORTS

de riches

DÉPUIS déjà plusieurs semaines, des régions montagneuses de la France se sont couvertes de neige. Semblant descendre progressivement des plus hautes cimes vers les vallées, le blanc linceul gagne sans cesse du terrain. Et la nappe éclatante recouvre tout...

C'est l'époque tant attendue des skieurs, des patineurs, des lugeurs...

Comme on les comprend ! Rien de plus agréable, en effet, qu'une vertigineuse descente en luge ou en bobsleigh ; rien de plus joliment gracieux qu'une valse dansée sur la glace ; et rien de plus athlétique, de plus grisant aussi, qu'une excursion en ski, faisant alterner les rudes montées en lacets, les skis munis de peaux de phoques, avec les longues et rapides glissades.

Sans doute, là aussi, les débuts sont pénibles et rebutants. Mais, dès qu'on a un peu l'habitude de se promener avec ces longues lattes de bois aux pieds, dès que l'on peut se laisser aller, le corps légèrement penché en avant, souplement, quelle joie !

Oui, mais, voilà ! Qui, en France, fait du ski ?

J'entends bien que les Savoyards, les Jurassiens, les chaussent chaque hiver, dès que la couche poudreuse s'est étendue. C'est vrai. Il n'est pas rare, dans ces contrées, de se trouver soudain en présence de tout petits bonshommes de quatre ou cinq ans qui glissent avec facilité, dévalent hardiment les pentes les plus rudes, freinent, virent, en un mot exécutent à vos yeux émerveillés toute la gamme des acrobaties classiques de ce sport enivrant.

On patine beaucoup moins, par contre, même dans ces régions. Dame ! Cela ne peut servir à rien, tandis que les skis sont un moyen de locomotion, en somme rapide et agréable.

Et c'est pourquoi on peut bien affirmer que, hormis les naturels de la Savoie, du Dauphiné, du Jura, et quelques coins des Vosges et des Pyrénées, les amateurs et pratiquants des sports d'hiver sont presque exclusivement des gens de situation aisée, de fortune assise.

Les habitants de grandes villes, pour trouver de la neige, doivent aller la chercher ; pour s'y distraire, posséder un coûteux matériel ; pour y séjourner,

payer de fort rondelettes pensions. (Je le sais bien, moi qui fus employé dans un de ces hôtels qui doivent être munis du confort le plus moderne pour répondre aux exigences d'une clientèle huppée.)

Et c'est pourquoi des pauvres ignorent les joies si pures des sports d'hiver !

Pourtant, c'est bien chez les pauvres que l'on trouve le plus grand nombre de tuberculeux, d'anémisés. Les ouvriers de nos grandes cités industrielles auraient bien besoin de profiter de l'atmosphère idéale de nos belles montagnes.

Un séjour de quelques semaines à Chamonix, à Villars-de-Lans, à Font-Romeu, quel bienfait pour une santé chancelante, pour un organisme simplement fatigué !

Après une longue journée dans la neige, après avoir exploré la montagne, glissé avec ivresse le long des pentes dorées par le soleil, généreux à ces altitudes, emplis ses poumons d'un air pur et vivifiant, quel robuste appétit n'acquiert-on pas ? De quel sommeil calme et réparateur ne dort-on pas ?

Dans la Russie Soviétique, les sports d'hiver sont pratiqués par des millions et des millions d'hommes et de femmes. En France, nous n'en sommes pas encore là, hélas !

Il faudrait y parvenir. Mais il serait urgent pour cela que l'on facilite les déplacements en réduisant les frais de chemin de fer (c'est

déjà fait, mais insuffisamment), que l'on obtienne des fabricants, de bons skis à peu de frais, que l'on installe aussi, un peu partout, de grands hôtels, confortables et sains sans doute, mais de prix modestes. Le skieur ne demande pas de bar américain, ni dancing, ni luxe excessif !

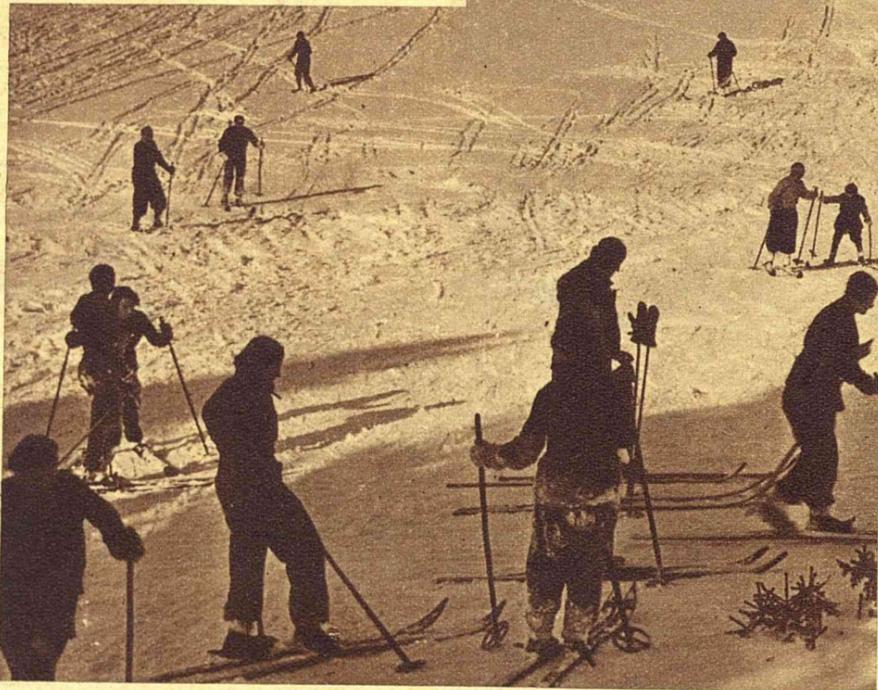
Peut-être faudrait-il aussi apprendre aux masses innombrables de notre jeunesse à se familiariser avec les larges horizons montagnards en réalisant de bons films de propagande en faveur des sports d'hiver. Il y en a présentement trop peu ; et, cependant, ils sont toujours suivis, remarquez-le à l'occasion, et par tous les publics, avec un intérêt prometteur.

Que l'on bouge ! Que l'on fasse quelque chose, tout de suite !

Et les heureux résultats ne se feront certes pas attendre !

Alors, camarade Léo Lagrange, vous avez la parole...

Jacques ANTHEIL.



Rien de plus agréable, de plus athlétique, qu'une excursion en ski, faisant alterner les rudes montées en lacets, avec les longues et rapides glissades, les vertigineuses descentes.



Mme Suzanne Lacore, sous-secrétaire d'Etat pour la protection de l'Enfance, assiste à la consultation au Cité Jeanno-d'Arc, un des îlots de misère les plus effroyables de Paris. Quand donc de belles maisons saines et claires s'éleveront-elles, à la place de ce vestige hideux du passé ?

Lafem

UN PETIT MONSIEUR

INSULTE DES FEMMES HEROIQUES

La nouvelle que trente miliciennes avaient trouvé la mort dans la bataille de Madrid ne comportait en soi que motifs à tristesse, à émotion. Partisans et indifférents se devaient, semblait-il, de saluer le courage de ces combattantes anonymes qui sont allées lutter et mourir simplement parce qu'elles ont jugé que tel était leur devoir ; quoi que l'on pense du « rôle de la femme » dans la société en général et dans la guerre en particulier, leur geste impose le respect et devrait imposer le silence, même aux plus hostiles. Il n'en est rien.

On parle beaucoup, chez nous, de la vieille galanterie française ; ce sont ceux qui en parlent le plus qui, depuis les débuts de la guerre, n'ont pas trouvé d'insultes assez fortes pour essayer de salir les héroïnes qui sont en train de donner au monde entier la plus belle leçon de courage, qui montrent ce que doit être le visage de la VRAIE FEMME, celle qui sait être entièrement, complètement solidaire de l'homme dans sa lutte pour la vie.

Dans de ces p... drait no... l'esprit... une pla... trente n... riste un... nous fai... contient... rie et de... récompe... une très... et de l'... c'est od... tel laiss... ces héro...

Les in... lir les... les en q... « enrag... de leur... qu'une... sible p... qui est... En fa... nous la... respectu... connais... ceux et... meuren...

Il ne faut pas seulement dire : REGARDS offre gratuitement L'ALMANACH OUVRIER ET PAYSAN 1937 IL FAUT IMMEDIATEMENT saisir l'occasion et demander cet ouvrage utile et intéressant en envoyant un abonnement d'un an à REGARDS.

N'ATTENDEZ PLUS, BIENTOT IL SERA TROP TARD

« Regards », 89, rue d'Hauteville, Paris (10^e). — C. Chèque Postal 1715-54.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE ET COLONIES :
3 mois : 15 fr. - 6 mois : 26 fr. - Un an : 48 fr.
BELGIQUE, SUISSE, LUXEMBOURG, CANADA :
6 mois : 33 fr. - Un an : 60 fr.
UNION POSTALE : 6 mois - 35 fr. - Un an : 65 fr.
AUTRES PAYS : 6 mois : 45 fr. - Un an : 80fr.



Lafemme, l'enfant, le foyer

Dans le chœur de ces haineux roquets, de ces pauvres pisse-copie dont on voudrait nous faire croire qu'ils représentent l'esprit français, M. Clément Vautel a une place de ténor. Les cadavres des trente miliciennes ont paru à cet humoriste une cible digne de ses flèches. Je vous fais grâce des citations : le « film » contient sa dose quotidienne de muffle et de bêtise. Pour M. Vautel, la femme ne doit être dans la guerre que « la récompense du guerrier » (M. Vautel a une très haute conception de la femme... et de l'amour.) Si elle prend les armes, c'est odieux. Si elle meurt, Clément Vautel laisse « à d'autres le soin d'admirer ces héroïnes » etc...

Les insultes ne parviendront pas à salir les admirables combattantes espagnoles en qui M. Vautel ne voit que des « enragées », ni à diminuer la grandeur de leur sacrifice. Mais nous savons qu'une pareille noblesse est incompréhensible pour ceux qui ne sentent que ce qui est bas, vulgaire et mesquin.

En face des larbins de Franco nous ne nous laisserons pas de crier bien fort la respectueuse admiration et la fidèle reconnaissance que nous inspirent tous ceux et toutes celles qui se battent et meurent POUR NOUS.

L. JOURDAIN.



MODE & COUTURE

Les chapeaux, cette année, ne sont pas très faciles à faire soi-même; pour ma part, je dois vous avouer qu'en plus, je les trouve en général fort laids. Par contre, j'ai rencontré de charmantes jeunes femmes qui portaient sur la tête un simple petit bonnet, une calotte en chenille de soie, fait au crochet qui laissait passer les cheveux courts, brossés en arrière, les petites boucles, et qui m'a paru d'un effet très gracieux. Pas difficile à exécuter, il faut deux échelons de chenille fine pour le faire, soit 14 francs pour un chapeau ce qui n'est pas trop ruineux. Noir, marron, parme sont les plus jolis tons s'assortissant avec presque tous les tons de cheveux.

La calotte en question se commence par le centre : faites une chaînette de 5 mailles, piquez dans la troisième maille. Contournez la chaînette pour former un rond. Au cours de chaque rang vous faites des augmentations progressives (ces augmentations se font en piquant deux fois dans le même trou). Tournez ainsi en plaçant souvent l'ouvrage sur votre tête pour lui donner la profondeur et la largeur voulue — ce qui varie selon chaque tête. Lorsque l'ouvrage est terminé, cousez à l'intérieur de la calotte un gros grain pour qu'elle ne se déforme pas.

Vous pourrez, devant et de côté, accrocher un petit clip de métal ou de strass ou bien coudre une toute petite plume ou faire sortir un petit nœud plat, à votre idée.

Si elle ne tient pas très bien, fixez aux cheveux avec quelques épingles neige.

MP vous donne

L'HEURE EXACTE

PAR T.S.F.



MOUVEMENT SUISSE

50

JOLIE MONTRE DE POIGNET 80F BOITIER 100F BOITIER CHROME INOXYDABLE



FRS

LA NOUVELLE FORME

OR 18 CAR. CONTROLE RENFARGENT-PRIX DE RECLAME 150F



LA MODE • JOLIE MONTRE-BRACELET LAPIDEE • TRES ELEGANTE



ANCRE 15 RUBIS 5 ANS DE GARANTIE

AVEC BRACELET CHROME... 60F

ANCRE 15 RUBIS 80F

ROBUSTE ET DE PRECISION 60F

MP

FACE METRO LE PELETIER 10 RUE DE LA VICTOIRE • PARIS 9^e

EXPEDITION EN PROVINCE FRANCO • AJOUTER POUR RECOMMANDER 250

Conseils de GINETTE

NOTRE CUISINE

Si vous recevez quelques amis pour goûter, au lieu d'acheter des gâteaux confectionnés avec des éléments plus ou moins douteux, il est bien préférable de préparer soi-même quelques sandwiches variés que vous servirez avec du thé ou de la bière.

Voici quelques recettes de préparations pour sandwiches ou canapés dont le goût est assez particulier et change des jambons, pâtés ou salades russes qui garnissent habituellement ces mets. Vous les ferez avec de fines tranches de pain de mie (ou pain anglais), ou même avec la mie du gros pain ordinaire, mais alors, de préférence grillée.

1. Ecrasez quelques sardines (sans peau ni arêtes) avec deux petits fromages gervais; parfumez en incorporant quelques grains d'anis et étendez le tout en fines couches sur le pain.

2. Epluchez et écrasez fin des noix et mélangez-les avec du fromage demi-sel. Salez très légèrement et étendez en couches assez épaisses.

3. Olives pilées, double-crème et sauce mayonnaise, intimement liés, font également une excellente préparation.

4. Ecrasez et mélangez sardines, quelques coquilles de beurre, un jus de citron et une pincée de moutarde à l'estragon. Malaxez jusqu'à complète homogénéité, de façon à ce que cela s'étende sur le pain en pâte lisse.

5. Si vous avez un petit reste de poisson, il pourra remplacer la sardine.

5. Malaxez ensemble tomates égrainées et épluchées avec un petit Gervais ou un double-crème, liez en versant petit à petit quelques gouttes d'huile d'olive; rehaussez le tout avec du cerfeuil ou de l'estragon très finement haché.

6. Les restes de salade, coupés en minuscules lamelles, amalgamés avec du jaune d'œuf dur écrasé, ont un goût excellent.

7. Pilez ensemble quelques anchois et du jaune d'œuf dur en utilisant l'huile des anchois pour lier, et relevez de quelques gouttes de citron.

On pourrait continuer ainsi longtemps; j'en resterai à ces quelques suggestions qui, d'ailleurs, peuvent vous guider pour d'autres « inventions » de votre choix!

Pour donner un brillant parfait à l'argenterie on peut la nettoyer avec une simple purée de pommes de terre liquide.

Pour polir les couteaux, passez dessus une légère couche de frotti humide, à l'aide d'un bouchon. Frottez, puis rincez à l'eau et essuyez soigneusement.

POUR VOTRE BEAUTE

Que faire pour avoir une jolie poitrine? J'ai souvent entendu prononcer cette phrase accompagnée d'un grand soupir. Eh bien! pratiquement, rien. Si vous avez une jolie poitrine, tant mieux, et autrement tant pis! Que ça ne vous enlève pas le sommeil, portez un bon soutien-gorge, et voilà tout. Mais ce que vous pouvez tout de même faire, c'est essayer de la conserver aussi longtemps que possible si elle est bien faite, ou l'empêcher de devenir pire si elle est imparfaite. Pour cela encore le premier conseil est: « portez un bon soutien-gorge », ce qui ne veut pas dire, au contraire, un soutien-gorge qui serre, mais qui maintienne bien; aussi, si vous êtes un peu forte, il vaut mieux, si on en a les moyens, faire faire quelque chose de bien sur mesure.

D'autre part, faites de la gymnastique, de la natation si vous le pouvez, frictionnez-vous, frottez-vous au gant de crin, arrosez-vous d'eau froide. Veillez également au bon fonctionnement de vos ovaires, ce qui est d'une importance capitale. Mais en aucun cas ne faites confiance aux publicités tapageuses qui promettent à toutes les femmes une « poitrine magnifique en 15 jours », grâce aux pilules X... ou Y..., sans avoir auparavant consulté un médecin.

5 MINUTES DE CULTURE PHYSIQUE

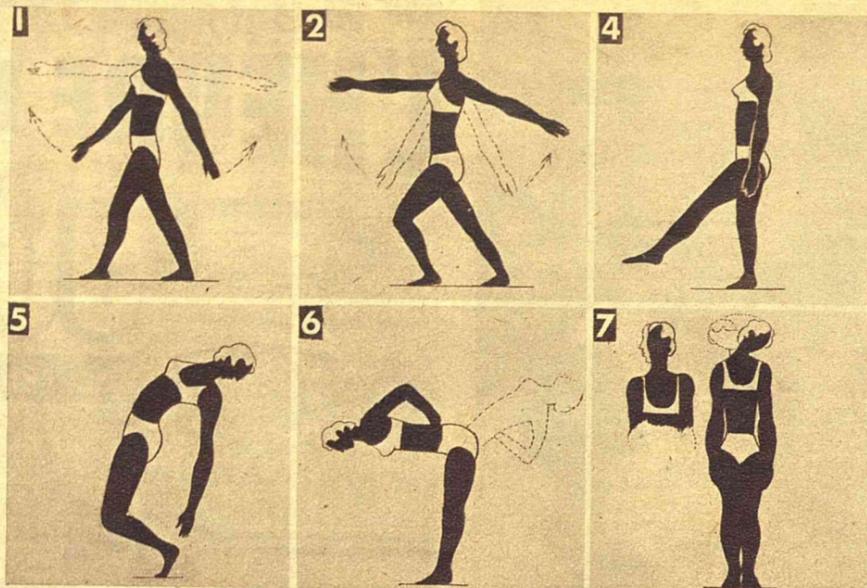
Voici le programme du DIMANCHE, qui termine la série des exercices journaliers.

1. Debout, pied gauche et bras droit avancés, bras gauche légèrement tiré en arrière. Levez en tirant fortement le bras droit en avant et le bras gauche en arrière et laissez retomber les bras le long du corps en expirant (5 fois, puis changez de côté).

2. Même point de départ qu'exercice précédent. Fléchissez doucement les genoux en faisant le même mouvement avec les bras, mais en changeant de côté à chaque flexion (8 fois).

3. Debout pieds joints, jambes droites : contractez les muscles des jambes et du bassin et relâchez (6 fois).

4. Jambes raides, avancez en soulevant les jambes par l'articulation de la han-



5. Debout. Touchez le talon droit avec la main droite en arquant légèrement le buste en arrière, le regard tourné vers le talon, les cuisses portant quelque peu en avant en fléchissant. Puis changez de côté (6 fois alternativement).

6. Debout, le torse tombe d'avant en arrière (1/2 min.).

7. La tête tombe lourdement d'avant en

arrière, puis de droite à gauche (1/2 minute).

8. Balancez doucement les bras.

9. Debout devant la fenêtre ouverte, mouvement respiratoire.

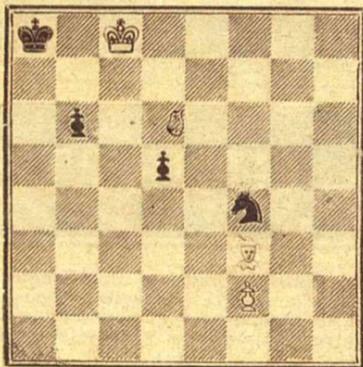
10. Tapotez tout le corps en commençant par le bas.

Marie LATOUR.

JEUX & DISTRACTIONS

ECHECS

PROBLEME N° 40
J. HALUMBIREK - ACH ANZEIGER 1934



Le pion b6 est blanc et non pas noir.
MAT EN 4 COUPS

SOLUTION DU N° 38

La solution de ce problème était assez difficile. Le second coup des blancs n'est pas un échec et est bien caché. Clé : 1. C65 débutant par un sacrifice, selon l'école anglaise qui aime les clés théâtrales. Si RxC 2. R67 (coup bien caché) suivi de 3. Tc5 mat. Si Fxd2 ou Ta2. 2. Cf7 suivi de 3. Cf4 mat. Si le C noir joue les blancs répondent Cf3 et font mat au coup suivant.

PARTIE N° 33

Partie Lopez jouée au Tournoi de Schonebeck en 1935: 1. e4 e5 2. Cc6 3. Fb5 Cf6 (A) 4. O-O a6 5. Fa4 Fc5 6. c3! (B) Cx6 (C) 7. d4 b5 8. Fb3 Fb6 9. Td1 f5 (D) 10. Fd5 Cf6 11. Cx6. Les noirs abandonnent (E).

A. — La suite moderne de la partie Lopez est de jouer de suite 3a6.

B. — Une application de l'attaque Møller jouée dans le Ginno Piano.

D. — 6d6 était plus fort pour les noirs.

E. — Les noirs perdent au moins une pièce. Si le C noir prend alors Tx6 échec suivi de FxT. Si les noirs ne prennent pas alors Cxc6 échec à la découverte gagnant la Dame noire et la partie.

MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 38

| | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| M | I | R | A | V | I | T | L | E | S |
| C | A | L | C | O | U | P | E | | |
| C | A | S | I | M | I | R | I | C | |
| O | S | A | I | L | S | | | | |
| N | E | U | T | R | A | L | I | T | E |
| G | R | I | E | N | T | A | U | | |
| R | E | N | G | E | X | | | | |
| E | R | T | R | E | N | A | I | L | |
| S | E | M | E | U | R | U | S | A | |
| X | E | R | E | S | X | C | | | |

HORIZONTALEMENT. — 1. Ils viennent de reprendre leurs travaux au Parlement. Deux lettres de « Espagne ». — 2. Interjection. En musique, passage d'ensemble de toutes les parties d'un orchestre. — 3. Rude. — 4. Rivière de Lombardie. Grand chat d'Asie et d'Afrique. — 5. Sa visite en Allemagne a marqué l'entente de deux pays contre les fascistes. Adverbe. — 6. Guides. Ils se sont, ceux qui ont déclenché l'abominable guerre d'Espagne. — 7. Son entente avec la France reste complète. — 8. Boisson. — 9. Sortie. Prudent, circonspect. — 10. Conjonction. Être agréable. — 11. Précoce. — 12. Leur nombre est malheureusement très élevé en Espagne. Rivière de France.

VERTICALEMENT. — 1. Il faut bien admettre qu'elle est menacée et que l'initiative de la sauver appartient à la France. — 2. Sur la Bresle. Ville de France. Abréviation. — 3. Corps de troupes. Interjection. — 4. Médecin français qui substitua des mesures de douceur aux violences dont les aliénés étaient jusqu'alors victimes (1745-1826). Poisson japonais. — 5. Son élection a été triomphale. — 6. Saison. Symbole chimique. Département. — 7. Commu. Les miliciens de Madrid l'ont déclenchée. — 8. Couleur. Métal. Mesures. — 9. Préfixe. Celui des défenseurs de la République Espagnole est sublime. — 10. Digne de compassion. Pronom.

AMIS LECTEURS,

POUR FACILITER NOTRE VENTE, ACHETEZ TOUJOURS « REGARDS » CHEZ LE MEME MARCHAND.

MERCI.

SOLUTION DU N° 37

| | | | | | | | | | |
|----|--|--|--|--|--|--|--|--|--|
| 1 | | | | | | | | | |
| 2 | | | | | | | | | |
| 3 | | | | | | | | | |
| 4 | | | | | | | | | |
| 5 | | | | | | | | | |
| 6 | | | | | | | | | |
| 7 | | | | | | | | | |
| 8 | | | | | | | | | |
| 9 | | | | | | | | | |
| 10 | | | | | | | | | |
| 11 | | | | | | | | | |
| 12 | | | | | | | | | |

regards

ABONNEMENTS

FRANCE & COLONIES

3 mois : 15 fr. - 6 mois : 26 fr.

un an : 48 fr.

BELGIQUE - SUISSE

LUXEMBOURG - CANADA

6 mois : 33 fr. - un an : 60 fr.

Pays de l'Union postale.

6 mois : 35 fr. - un an : 65 fr.

2° Autres pays.

6 mois : 45 fr. - un an : 80 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande de dernier numéro reçu et joindre 1 fr. en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS

SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B

89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X

Téléphone : PROVENCE 52-13

Chèque postal : PARIS 1715-54

Les manuscrits non demandés ne seront pas rendus.

STADE DE MONTJUICH

(Suite de la page 13.)

Leurs yeux sont chauds d'autant de joie que leurs chants. Elles sourient comme les matins les plus ensoleillés. Elles ont dû tout laisser, mais elles n'ont rien perdu, car elles ont accompli ce miracle de sauver la joie.

Sur l'avenue qui fut celle du marquis de Comillas, les pauvres paysannes promènent les tout-petits en plein dans le bon soleil. Sur les degrés du gigantesque stade, les linges de toutes couleurs et de toutes provinces ont remplacé les oriflammes olympiques. Les hommes déchargent des montagnes de matelas et de bonnes couvertures que les camarades barcelonais ont donné avec plaisir. C'est qu'on attend pour le soir un nouveau contingent de réfugiés andalous. Barcelone au grand cœur a adopté déjà près de trente mille femmes et enfants de toutes les régions envahies. On prépare les choux de différentes espèces qui, avec le lard, seront du menu du soir. Les chants des jeunes filles montent de mieux en mieux rythmés avec une belle force féminine.

Nous arrivons à une chambrée retirée. Notre curiosité cordiale nous vaut maintenant une grande gêne. Seule dans ce lieu est une jeune fille, assise sur son lit. Sur son lit il y a une valise. Sur cette valise, il y a un morceau de pain. Catalina n'a pas eu le cœur de descendre déjeuner avec tout le monde. A côté du morceau de pain à peine ébréché, il y a un encrier. A côté de l'encrier, il y a une enveloppe encore vierge mais cernée de noir. A côté de l'enveloppe, il y a une photographie. Catalina est penchée, elle écrit. Le papier aussi est bordé de deuil. Catalina est brune comme son deuil. Elle lève vers nous son beau visage d'Andalouse grave. Elle est très jolie. Elle sourit gracieusement. Elle se redresse un peu, révélant la beauté de son buste, la plénitude de sa jeunesse, mais recouvrant de sa main la lettre qu'elle écrivait. Quelle soit d'El-Arahal ou d'Iznazar, des rives du Guadalquivir ou des monts de Tolox, peut-être même de Séville, qu'importe puisqu'elle est belle. Sa peine ? On s'en doute. Elle voit qu'elle va être photographiée. Elle sait son charme. Mais ce morceau de pain, ce pauvre quignon de pain rongé à petits coups de dents au fur et à mesure des mots écrits et des pleurs libérés, ce pauvre témoin de misère, elle le prend dans sa main et elle le cache avec une décence qu'elle ne semble du reste pas bien s'expliquer, avec la décence instinctive d'une jeune fille qui a connu autre chose sur la table familiale qu'un crouton sec. Mais nous protestons. Il est si beau ce pain-là, devant elle, dans sa solitude, comme un vieux frère. Alors elle comprend, elle a un bon rire, sa poitrine se gonfle, elle le prend, elle le remet affectueusement sur la valise qui lui sert d'écrivoire, bien devant elle.

Elle nous avait prouvé que, si certains avaient sauvé la joie, d'autres, que la douleur habitait, avaient su sauver la grâce.

Le lendemain, ce fut la commémoration de la Révolution russe. Un étourdissant cortège avait, toute la journée, unit les bannières les plus variées et les plus flamboyantes : les rouges, les jaunes, les étoilées, les rouges et noires, les vertes et rouges. Le soir, le prodige de ces couleurs allait être porté à l'incroyable par les extraordinaires fontaines lumineuses de l'Exposition. On avait dit que l'ennemi profiterait de ce jour pour bombarder la ville. Mais le peuple était sûr qu'on ne verrait point ses avions et se livrait tout à l'émerveillement que provoquait les ballets d'eaux et les cacades en feu. Je participais dans la masse à cet enthousiasme délirant lorsque de petites mains s'agrippèrent à mon veston. C'était le petit Basque et le petit Andalous qui m'avaient reconnu. Ils m'exprimèrent une joie délirante, tant ils étaient stupéfiés par ce spectacle inouï. Mais, soudain, le fils du carabinero mort retourna vers moi une frimousse sérieuse et me dit :

— C'est beau, mais ça me rappelle trop Irun.

Alors, laissant à son émerveillement son petit copain andalous, il tourna le dos aux fontaines et aux lumières et se mit à me parler de ce qu'il apprenait à l'école.

Albert SOULILLOU.

Voilà les bleus !



Mes chers Parents
 Ça y est, on est arrivé ! Le colonel est
 venu nous chercher à la gare. Il nous a
 remis un compliment en vers, sa femme nous
 a embrassé et nous a donné un bouquet à
 chacun. Après quoi, on est allé prendre l'apéritif
 au café du Commerce.
 Ensuite, on a gagné la caserne en taxi. Le colonel
 nous a présenté mesieurs les officiers qui nous
 attendaient en grande tenue. Ils ont l'air très
 gentils, surtout l'adjudant qui m'a dit que je
 lui étais sympathique et que nous ferions sure-
 ment une paire d'amis.
 Il y avait des fleurs sur les tables. Cela
 était très agréable et les cristaux. Les anciens faisaient le
 service du caviar, du poulet avec des
 truffes, etc., etc. --

Après, on a été à dîner. Le réfectoire était
 très agréable. On s'en est frotté jusqu'à la
 truffe, etc., etc. -- Et comme Pinard, qui
 n'a pas pu boire tout !...
 Au dessert, chacun a poussé la table et a
 dansé. Le capitaine est monté sur une table et a
 dansé du ventre. C'était roulant ! Puis la
 musique s'est amenée et on a dansé.
 Après, on est allé se coucher. Le sous-officier de
 semaine avait cassé nos lits et le caporal
 nous a barré en nous souhaitant le bonsoir.
 Ce matin, on s'est réveillé à dix heures. Mon
 copain l'adjudant nous a apporté
 notre chocolat au lit avec un petit pain pour
 nous réchauffer. Je y avait un type qui
 dormait encore, alors, j'ai dit "Kirikiki !"
 Puis, on nous a donné
 qu'ils ne nous serviraient
 plus de guerre, deuxièmement !

Après, on est allé se coucher. Le sous-officier de
 semaine avait cassé nos lits et le caporal
 nous a barré en nous souhaitant le bonsoir.
 Ce matin, on s'est réveillé à dix heures. Mon
 copain l'adjudant nous a apporté
 notre chocolat au lit avec un petit pain pour
 nous réchauffer. Je y avait un type qui
 dormait encore, alors, j'ai dit "Kirikiki !"
 Puis, on nous a donné
 qu'ils ne nous serviraient
 plus de guerre, deuxièmement !

cher, mais vous
 laissez finir à ma place. (J'espère que
 ça va pas faire d'histoires au capitaine qui n'a
 certainement pas cru faire mal en me
 demandant cela !)
 Ce soir, je suis invité à dîner chez Edouard.
 (Edouard, c'est l'adjudant. Je ne veut pas
 que je l'appelle autrement.)
 Je vous quitte parce que nous avons
 perdu vous avec le général qui veut nous
 faire visiter la ville et nous montrer la cathédrale
 votre fils affectueux. Je t'embrasse
 Edouard

regards



1^{fr.} 25
2 frs. BELGES
0.40fr. SUISSE
24 pages

STADE DE MONTJUICH
avec les réfugiés
de tous les coins
d'ESPAGNE

UN POIGNANT REPORTAGE DE A. SOULILLOU ET CHIM